COURRIER DU
Cinéma
MONTREAL, AOUT 1952



Notre roman: *"Josiane mon amour"* par MAX D'AMPLAING

Françoise ARNOUL

Vedette de : "La plus belle fille du monde"

AUX CINÉPHILES

France-Film

Vous voulez des bons films ?... En voilà !
La sélection record que France-Film vous offre est d'une qualité exceptionnelle.

Très bientôt sur nos écrans

"Les sept péchés capitaux"
avec vingt vedettes

"Bouquet de joie"
avec Charles Trenet

"Demain il sera trop tard"
avec Pier Angeli

"Aveugle de naissance"
avec Georges Marchal

"La danseuse nue"
avec Catherine Erard

"Grand gala"
avec Ludmilla Tchérina

"Tu es un imbécile"
avec Gaby Morlay

"Pas de vacances pour M. le Maire"
avec André Claveau

"Allo je t'aime"
avec Robert Lamoureux

"Un grand patron"
avec Pierre Fresnay

"Boîte de nuit"
avec Claudine Dupuis

"Deux sous de violettes"
avec Dany Robin

"La poison"
avec Michel Simon

"Le cap de l'espérance"
avec Edwige Feuillère



Vol. 19
No. 8 Août '52

● Ces jours derniers a été célébré le mariage du populaire fantaisiste Andrex à la jolie vedette Ginette Baudin. Nos voeux les meilleurs.

x x x

● Leur prochain rôle. Michèle Morgan : "Jeanne d'Arc" ; Martine Carol : "Lucrèce Borgia" ; Jean Marais "La maison du silence".

TROP BON CONSEIL

● Dégelez - vous montrez donc un peu de passion!" avait demandé à Michèle Morgan le metteur en scène qui tournait à Rome Fabiola. Et à Henri Vidal, partenaire de la star: "Embrassez-la avec plus de conviction," Henri Vidal obéit. C'était un acteur alors pas très connu, beau, brun et athlétique, qui avait reçu le titre d' "Apollon" en 1939.

La leçon d'amour cinématographique réussit; Michèle prit goût aux baisers d'Henri et, troublée mais honnête, télégraphia à son mari, Bill Marshall: "Venez vite, c'est grave!"

C'était grave: elle s'apercevait qu'elle n'était pas aussi froide que les héroïnes qu'on lui avait fait personnifier au milieu des glaces polaires de **La Loi du Nord** ou des neiges puritaines de **La Symphonie Pastorale.** Elle divorça d'avec Bill pour pouvoir épouser Henri. Un point, c'est tout.

DIVORCE - ECLAIR

● Madeleine Lebeau apporte une note grise à l'état-civil du jour. Car on annonce son divorce d'avec Clément Duhour, l'ex-mari de Viviane Romance. Leur union fut aussi éphémère que les roses. Néanmoins ils ont un enfant, une petite fille née au début de cette année.

Annabella : repos complet

● Que devient Annabella? C'est une question que l'on se pose souvent à propos de celle qui fut la star no. 1 du cinéma français pendant 10 ans et une star internationale par la suite... Son dernier film français date de 4 ans déjà. Depuis, elle tourna "Don Juan" en Espagne. Revenue en France l'an dernier, elle s'apprêtait à y faire sa rentrée lorsqu'elle tomba très gravement malade. On dit même que ses jours furent en danger il y a deux mois. C'était la première fois, d'ailleurs, qu'elle était malade car elle a toujours bénéficié d'une santé éclatante. Aujourd'hui Zette, comme l'appellent ses intimes, est en convalescence. Il lui faut un long repos de plusieurs mois.

x x x

Micheline Presle fera une rentrée très attendue dans les studios français en septembre. Aux dernières nouvelles, elle aurait accepté d'être la vedette d'une nouvelle version de "La Dame aux Camélias".

Vingt-trois ans après

● Henri Decoin a fait ses débuts au cinéma comme scénariste en 1929 avec "Un Soir de Rafle" dont la vedette était Albert Préjean. Maintenant, grand réalisateur, tous ses nombreux films, ont été autant de grosses réussites artistiques et commerciales. Decoin a confié un rôle important à Albert Préjean dans son dernier film "Le Désir et l'Amour". Préjean est en bonne compagnie puisque dans ce film, la distribution comprend un trio majeur formé par: Martine Carol, plus éclatante que jamais et les deux grandes vedettes espagnoles Antonio Vilar et Carmen Sevilla.

● LUIS MARIANO, pour sa maman, est resté un petit garçon. La seule différence, c'est que, désormais, il s'amuse avec les jouets à sa taille: voiture, villa confortable et coeurs de jeunes filles pâmées au seul son de sa voix. Luis fait à sa mère de somptueux cadeaux.

DEUX MAMANS

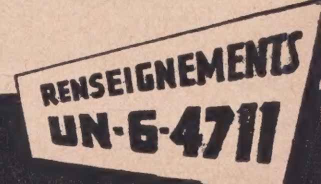
GEORGES GUETARY avait sept frères et soeurs. Un jour, il partit à la conquête de la gloire. Lorsqu'il revint vers sa maman, dont la photo ne le quitta jamais, c'était pour l'amener dans un paradis: une belle villa à Cannes, parmi les fleurs et les orangers. Georges a aussi une deuxième maman: sa gouvernante, Henriette.

FAROUCHE ENFANT

Mme Presle mère, qui habite actuellement dans l'appartement de Micheline, Bill Marshall et leur petite fille (six mois), dit:

"Micheline était un vrai garçon, toujours prête à sauter, à grimper et à se battre. Je me souviens du jour où elle scalpa une magnifique poupée à longue chevelure blonde que nous venions de lui offrir..."

Autorisé comme envoi de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Le "Courrier du Cinéma" édité et publié par "Le Courrier du Cinéma Ltée" est rédigé en collaboration à 637 ouest, rue Craig, Montréal. M. Roger Champoux, secrétaire de la rédaction, M. Louis Gagnon, directeur de la publicité, BElair 4347. Imprimé par Imprimerie Marquis, Granby, Qué.

LES NOUVEAUX VISAGES DE

Pierre FRESNAY

Dans la salle à manger de noyer ciré, les projecteurs viennent de s'éteindre. Un petit homme sec, sanglé dans son costume sombre, quitte le "plateau" pour aller respirer l'air frais. Il porte une moustache bien fournie qui retombe aux coins des lèvres. L'instant d'avant, les traits un peu tendus, le regard attentif, on l'eut à peine reconnu... La scène prise, le comédien abandonne un instant son personnage. On retrouve Pierre Fresney sous ce nouveau visage.

Heri Lavorel termine "le Voyage en Amérique". C'est l'histoire d'un couple heureux. Une vie paisible, sans heurt, traversée soudain par un grand événement qui sera l'espoir, puis le souvenir. Yvonne Printemps est l'épouse de ce brave homme. C'est elle qui apporte l'élément du rêve dans ce foyer tranquille. Lui, est directeur de la banque locale. Il aime le cercle étroit dans lequel sa destinée s'est inscrite. Il achète des terrains, cultive son jardin. Il a ses habitudes.

On le respecte. C'est un homme intègre. "La moustache et la médaille militaire — a dit Fresnay — c'est tout le personnage...".

Mais le secret de cet acteur exceptionnel, n'est pas de donner un visage nouveau à chacun de ses héros. C'est d'y inscrire un caractère.

Celui qui fut saint Vincent de Paul, Offenbach, aujourd'hui dépasse l'individu pour créer un "type" : le Français de province.

Depuis "Valse de Paris", Pierre Fresnay n'avait pas tourné. Il aura, cette année, beaucoup de travail. Après avoir terminé "Le Voyage aux Amériques", il commençait un autre film, "Un grand patron"

Pierre Fresnay sera là un fameux chirurgien passionné par son métier, l'un de ces hommes dont Valéry a dit: "Il est possible, après tout, que l'Etre destiné à la grandeur, doive se rendre sourd, aveugle, insensible..." et qui, tout absorbé par leur mission, par l'ambition aussi, en deviennent parfois durs, inhumains, surtout envers leurs proches...

Ces deux films seront en vedette dès septembre.



La conquête du succès est un perpétuel jeu d'échecs

Simone Signoret et Yves Montand forment un couple bien sympathique. Elle connaît le succès par le cinéma. Lui, connaît la grande popularité par la chanson et surtout par ses interprétations des succès du jour et des refrains anciens auxquels il apporte une note dramatique très personnelle.

Nous les voyons ici jouant aux échecs. Cette photo prend la valeur d'un symbole. En effet, avant d'en arriver là où ils sont tous deux aujourd'hui... que d'échecs, que d'essais, que de déboires. Quelle crânerie il leur a fallu à tous les deux pour tenir le coup contre l'adversité et pour arriver à percer alors que la France était occupée et que le bouleversement des esprits était peu propice au jaillissement des arts. Ceux qui s'imaginent que le cinéma est le plus beau métier du monde sont aveuglés par l'à-côté du succès populaire. Derrière il y a le travail épuisant, la lutte pour conserver le rang, la bataille quotidienne pour faire taire les envieux et l'incessant cauchemar de l'échec toujours possible qui en une soirée peut anéantir des années d'adoration populaire. Le couple Signoret-Montand a trouvé le bonheur et le succès... par le travail. C'est une leçon pour tous.

CINQ BEBES DECOUVERTS DANS UN PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

Evidemment, c'est une histoire de cinéma et une histoire drôle par dessus le marché qui se présentera à nous sous le titre "Des quintuplés au pensionnat".

RESUME DU SCENARIO : Mme Piégois dirige un pensionnat de jeunes filles où les petites intrigues vont leur train. Comme elle aime la jeunesse, gardant quelques beaux souvenirs de la sienne, les histoires d'amour ne l'inquiètent pas trop, même quand de mauvaises langues rapportent l'idylle de son élève Gisèle avec le jeune fils du comte de Champrès. Mais un événement important vient bouleverser la pension. Mme Piégois découvre un beau jour cinq bébés dans son lit. En attendant la clé de l'énigme, il faut bien s'occuper des innocents et toute la pension s'y met, promettant le secret.

Rien n'est fragile comme le mystère. Bientôt l'affaire est découverte, une enquête est ordonnée. Les jeunes amoureux dont les familles repoussaient les projets d'union en profitent pour se faire passer pour les parents et obtiennent enfin le consentement des leurs. La véritable mère est pourtant découverte; elle sera adoptée avec ses quintuplés par le pensionnat de Mme Piégois.

LES INTERPRETES : Il y a les jeunes. Aussi et surtout, une très grande comédienne française: Valentine Tessier qui demeure une gloire du théâtre et dont on n'a pas oublié la remarquable création dans **"Justice est faite".** Le fin comique Armand Bernard, Jean Brochard au talent éprouvé, Maurice Escande, Jeanne Fusier-Gir, Milly Mathis; parmi les seconds, le couple de jeunes, Sophie Leclair et Jacques Bernard qui forment le plus joli couple d'amoureux que l'on puisse imaginer. A preuve, la photo vis-à-vis. Un couple promis au succès.



MACARIO GASTRONOME

● Macario ne serait pas un véritable transalpin, s'il ne raffolait de pâtes, préparées à l'italienne (bien entendu) c'est-à-dire mélangées avec beaucoup de parmesan râpé. N'en trouvant pas au studio, il télégraphia à sa femme d'apporter de Turin, en venant le rejoindre, cinq livres de ce savoureux fromage, et quelques bouteilles de "Carpano-Pont-Emez", un vermouth délicieux inconnu en France, qu'il voulait faire goûter à ses amis.

Hélas! la dépêche arriva trop tard. Madame Macario débarqua avec son frais sourire, une valise pleine de jolies robes mais les mains vides. Et le pauvre Macario dut se contenter de gruyère dans ses spaghettis.

x x x

MACARIO ET AURELIA

● Quand Macario arriva dans la Drôme la population se précipita sur lui pour lui parler, le contempler et lui demander des autographes. C'est que son film "Sept ans de malheurs" est passé récemment dans la région. "Il a fait un malheur" disent les bonnes gens.

Macario est arrivé avec son fidèle Carlo Rizzo, son inséparable partenaire. Dans "Ma femme, ma vache et moi"; Rizzo joue le rôle d'un propriétaire de "bistro", italien bien entendu, à qui Macario confie son bébé pendant qu'il cherche sa femme.

Avant d'arriver en France, Macario télégraphia à son producteur pour qu'il lui retienne une chambre à l'hôtel mais celui-ci fut bien embarassé car le message étai ainsi conçu:

—Arrive avec Aurelia.

S'agissait-il de sa femme? de sa soeur? de sa secrétaire?

Non! Aurelia est une marque de voiture. En Italie on dit une Aurelia comme chez nous une Ford!

x x x

FEMME D'INTERIEUR

● Michèle Morgan partage avec son mari Henri Vidal un charmant petit appartement situé à deux pas des quais de la Seine à Paris..

"Minet", selon le gentil surnom que lui a donné Henri et que les intimes du couple ont adopté, est une femme d'intérieur — bien qu'elle s'en défende. Comme un petit chat étrange et caressant, elle aime vivre chez elle avec les êtres et les choses qu'elle aime... Et c'est là où la vérité est facile à dire. Michèle Morgan a un faible pour la vie d'intérieur.

MACARIO AU CHAMP DE MARS

● On tourne une séquence de "MA FEMME, MA VACHE ET MOI" au Champ de Mars. Macario qui tient dans ses bras un bébé et un panier plein de provisions attire les curieux. Il est évidemment maquillé comme au studio avec quelques touches de rouge . . .

Un petit garçon venu avec sa maman demande à voir de près Macario qui l'a tant fait rire dans "Sept ans de malheurs". Quand on lui a permis de l'approcher, il le contemple avec curiosité en murmurant:

—"Mais c'est pas Macario, c'est un clown!"

SON COIN PREFERE

● Dans l'appartement de Michèle Morgan, il y a une petite pièce où presque personne ne va jamais . . . C'est une pièce de débarras qu'elle voudrait installer comme un grenier et en faire son "refuge". Il y a des livres, des souvenirs, des photos, des disques et puis des fleurs comme partout dans la maison.

—C'est là, confie-t-elle ,que je me repose, que je rêve, que je lis des vers à haute voix pour parfaire et travailler ma diction . . . C'est là que je consulte les horoscopes, que j'écris mon courrier, que je tiens les comptes, que je prends des "rayons de faux soleil"! Et voilà toutes mes vraies occupations de mes journées de "farniente" . . .

SA PASSION: LA DANSE

● On dit que je déteste sortir! Ce n'est pas vrai, répond Michèle Morgan. Mon rêve est en effet de passer deux ou trois soirées par semaine chez moi, sans pour autant m'endormir à neuf heures! Non . . . Ce qui me plaît dans ce cas-là, c'est le dîner tranquillement avec mon mari, Henri Vidal, puis de veiller calmement en bavardant ou en lisant. J'adore qu'on me "fasse la lecture" . . . même si alors je m'endors! Ceci dit, j'aime beaucoup deux ou trois fois par semaine aller au spectacle, souper après dans un "night club", et je ne dis même pas qu'une fois par semaine je n'aime pas danser toute la nuit et rentrer à l'aube . . . Car j'ai une passion pour la danse!

UNE FEMME RADIEUSE

● Michèle Morgan adore rire. L'on connaît personne qui aime autant l'humour, les gens heureux et les histoires drôles. Il est peu de vedettes aussi gentiment drôles qu'elle-même . . . Elle aime la bonne humeur et sait la créer mieux que personne. "Minet" est un boute-en-train à nul autre pareil. Récemment, lors d'un cocktail chez Simone Paris, venue pour une demi-heure, elle resta jusqu'à minuit heureuse, radieuse, harmonieuse, dansant toutes les sambas et tous les "mombos" que Michel Auclair et Daniel Gélin, également présents, avaient rapportés d'Amérique du Sud.

RARE PERFECTION

● Michèle Morgan est la vedette qui a su rester la plus naturelle; elle est l'étoile que les lumières du jour ne font pas pâlir; elle est le personnage le plus bouleversant de beauté vraie et de sincérité d'âme que l'on puisse rencontrer dans la vie de tous les jours.

Elle est un être sain, qui a su rester simple et gentil. Un être humain en même temps qu'une grande artiste.

SECRET ET SOUVENIR

● Voici d'autres confidences de Michèle Morgan...

Un de mes "secrets de beauté"? La racine de guimauve pour adoucir la peau. Chaque matin, je me rince le visage avec cette plante... Je crois beaucoup aux bienfaits des plantes en matière de beauté.

Ce que je préfère dans ce que je possède? Un poudrier en or que m'a offert mon mari, Henri Vidal, en novembre 1948 en Italie et qui est chiffré à mes initiales...

SIMPLE RECETTE

● Si je sais faire la cuisine? Non, répond Michèle Morgan. Très peu et très mal. Il y a quelques années, j'avais le temps de m'en occuper. Plus maintenant... Je me limite à faire cuire une côtelette ou un oeuf sur le plat! Le dimanche, par contre, je fais un effort: je sers du poulet froid que je me contente de prendre... dans le frigidaire ! ! !

AUTO DE COURSE

● Sourire aux lèvres, Henri Vidal vient de réapparaître sur les Champs-Elysées au volant d'une magnifique "Lancia-Aurélia" qu'il rapporte de Rome.

—Avec ça, je fais du 100 à l'heure, dit-il tout heureux, en passionné de la route...

Il faut dire que la nouvelle voiture d'Henri lui va bien. Carossée par Farina, elle est gris-pâle, décapotable et tout en cuir rouge à l'intérieur... Une compagne idéale pour un beau jeune premier!

FERNANDEL DIRIGE PAR ROUQUIER?

● En septembre prochain, Fernandel sera l'interprète d'un film méridional qui porte le titre de: **Que la lumière soit!** Il s'agit d'un Cloche-merle provençal, qui présentera une rivalité de village entre un épicier et un boulanger. Il est question de Georges Rouquier, auteur de **Farrebique**, pour diriger ce film: Rouquier ferait ainsi une rentrée très attendue.

LE VRAI DEBUT

● Le petit Luis Mariano commença sa carrière photographique à l'âge de six mois, sur une classique peau de mouton. Mais au moment où on lui parlait du petit oiseau qui allait sortir le bébé Luis, sans doute intimidé, inonda copieusement sa peau de mouton et se mit à hurler en faisan une belle grimace... Aujourd'hui il se tient mieux!

UN LIVRE OUVERT

● La vie de Maurice Chevalier est un livre ouvert pour qui a parcouru son autobiographie. C'est l'histoire d'un pauvre gosse parisien, qui monta sur les planches à douze ans, devint le partenaire de la grande Mistinguett à vingt et un, et fut la vedette de films américains à 20,000 dollars par semaine, à quarante ans. Maintenant, il a abandonné ses rôles de bon vivant pour jouer des hommes de son âge. Exemple récent: "Ma Pomme", où il incarnait un clochard.

● Dans le film "Comme chiens et chats", Robert Dhéry et Colette Brosset jouent les chefs de file des deux lignes ennemies de célibataires convaincus; or ils sont époux légitimes dans la vie. Robert Dhéry est l'un des meilleurs fantaisistes français.

x x x

● Avant de se laisser convaincre par Viviane Romance d'embrasser la carrière dramatique, Frank Villard, issu d'une famille de médecins et de hauts fonctionnaires, partait pour être un peintre de talent. Frank manie le pinceau lorsque ses prises de vues lui en laissent le temps.

LE MOTO - LARMES

● Vous savez j'ai très bien pleuré...

Danièle Delorme se tourne vers le journaliste et explique :

—J'avais une scène particulièrement dramatique à tourner dit-elle... Je devais pleurer longuement dans les bras d'Henri Vidal. Mais j'avais passé le soir précédent une soirée si heureuse (c'était mon anniversaire) que je n'avais pas envie de pleurer. Mais pas du tout !... Le cinéaste a été très compréhensif. Il m'a dit: "Tu vas aller dans un coin du studio et quand les larmes viendront, tu commanderas "moteur" et nous commencerons à tourner la scène... C'est ce que j'ai fait. Mais je me sentais heureuse, heureuse, et ces larmes qui ne venaient pas. Alors, je me suis dit que si je n'arrivais plus à pleurer quand je le voulais, c'est que je n'étais pas une très grande comédienne, et cela a commencé à me rendre triste. A force de me dire que je ne valais rien, je me suis sentie désespérée, et j'ai éclaté en sanglots. Je n'arrivais même plus à dire "moteur". Mais Allégret m'a vue : nous avons tourné la scène et je crois que cela a très bien marché.

"LE GRAND PATRON"

est souvent un homme aussi faible que d'autres

Dans le monde de la médecine, en France en tout cas, on donne le titre de "grand patron" aux hommes de premier plan qui sont des maîtres en leur art. Le cinéaste a voulu ici étudier un cas: celui d'un médecin qui ne voit guère que... lui-même — son hôpital, sa clinique, ses malades, ses expériences, ses publications dans les revues savantes, sa carrière, son ambition. C'est une espèce d'aveugle... qui serait aussi une espèce d'homme invisible...

Mais, un jour, un enfant, un petit garçon de dix ans, vient à croiser la route du Patron, dans des circonstances dramatiques. Nous ne dirons pas lesquelles, ni ce qui s'ensuit. Car, cela, c'est l'histoire...

Mais, en chemin, on aura vu, en outre, ce qu'est réellement la vie d'un hôpital : un endroit où l'on rit beaucoup plus qu'on ne le pense généralement.

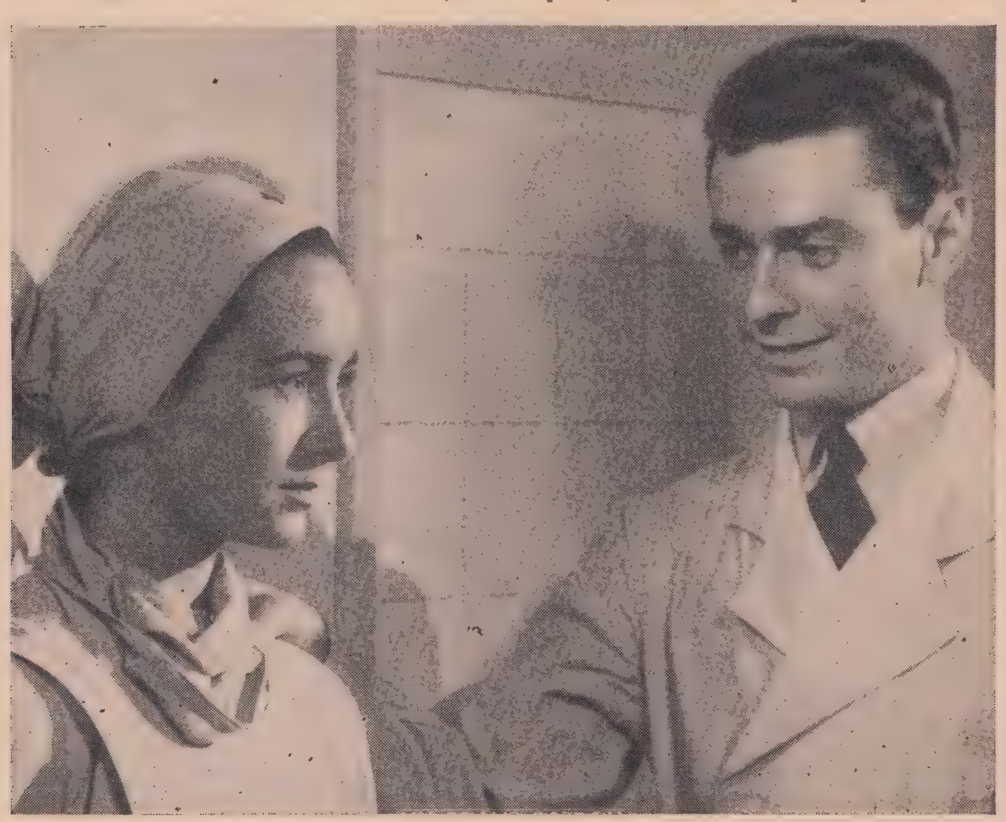
Toute l'action est dominée par un caractère puissant, dont la seule faiblesse est précisément cette implacable force... Une crise dans l'âme d'un homme peu sujet aux "palpitations de coeur"... Le problème d'un adolescent... La tragédie quotidienne des femmes qui ont épousé non seulement un homme, mais aussi la profession tyrannique de cet homme...

Et, s'inscrivant là-dedans, un fait divers...

Tel est le film...

Pierre Fresnay est un "homme invisible" qui est doué, comme toujours, d'une "présence" extraordinaire. Il a pu mettre en lumière toutes les faces de ce tempérament exceptionnel de "Grand Patron". Il est entouré de Renée Devilliers (sa femme Florence) et d'une pléiade de jeunes: Jean-Claude Pascal, Claire Duhamel, Pierre Destailles.

Nadine Alari et Robert Alexandre, voir la photo, forment un couple captivant.



En passant par la jungle

Michel Auclair est né à Coblentz le 14 septempbre 1922, d'une mère française et d'un pere serbe. Trois ans plus tard, sa mère, biologiste, le ramène à Paris où elle doit diriger le dispensaire de Vitry. Elève au Lycée de Compiègne, participe à une représentation du Livre de la Jungle, que monte l'un de ses professeurs. Premier appel d'une vocation qui va conduire Michel au Conservatoire . . . d'où il est renvoyé. Son métier le jeune artiste l'apprendra en le faisant. La bonne manière.

La tenacité

Dans son nouveau film, Robert Lamoureux aux côtés de Jacques Dynam, Claude Farell, Denise Grey et Duvallès, tient le rôle d'un jeune peintre de talent, sentimental et bohème qui tente de conquérir le coeur de Claude Farell en lui répétant chaque jour au téléphone; "Allo, je t'aime". Après beaucoup d'aventures, il parviendra à ses fins en étant tout simplement ce qu'il est en réalité: un garçon sincère et sentimental.

Son unique passion

Robert Lamoureux a une femme, Simone, qui est son bon ange, qui pense à ce que lui oublie et le couve comme une mère poule. Il a un fils de 8 ans, Jean-Louis et une belle-mère qu'il adore. Il a une maison et une passion, celle de changer de voiture et d'en prendre chaque fois une plus grosse.

Le problème du dévoyé

Daniel Ivernel a commencé le mois dernier à Lille, sous la direction de Maurice Cloche: "Rayé des vivants", un film de caractère social, sur la réadaptation à la vie normale des dévoyés.

Sur l'initiative de quelques industriels du Nord de la France, certains prisonniers sont admis à travailler en usine ou sur un chantier et sont ramenés chaque soir dans leur prison. Le héros du film incarné par Ivernel, est un de ces "cas". Une opération du cerveau, le problème des taudis, jouent aussi leur rôle dans ce film...

"LE VRAI COUPABLE"

Un film sérieux sur un sujet grave



Cet important film dont Michel Auclair est la vedette (une de ses attitudes du film illustre la présente page) ce film, disons-nous, traite d'un grave problème social: l'avortement. Oui, n'ayons pas peur des mots! D'autre part rassurons tout le monde en disant que le sujet a été écrit par un médecin, joué sous sa direction et que le film ne comporte aucune scène le moindrement choquante.

Mais le film va au bout de son développement c'est-à-dire qu'après avoir raconté la triste expérience d'une jeune fille il pose la redoutable question: "C'est la faute de qui?" La société cherche parfois des excuses ou, à défaut, offre des explications. Le vrai coupable sait habilement disparaître. Qui est-il et, si on le découvre, prend-on les moyens de punir le crime dont il est le responsable? Le film "Le Vrai Coupable" fera réfléchir et son prolongement social sera extraordinaire. Son lancement au cours de la prochaine grande saison attirera des foules énormes car s'il est des vérités bonnes à dire ... il est aussi des mensonges qu'il faut démasquer et des plaies qu'il faut débrider.

SOUS LE MASQUE DU

"FAUCON ROUGE"

se cache le bel artiste Jacques Sernas

Ce film est une suite d'aventures romanesques mettant en valeur les exploits d'un "Robin des Bois" du moyen âge. Du mouvement, de l'action, des duels spectaculaires, des scènes d'amour, une importante figuration donnent à cette oeuvre un ton plaisant, avec une interprétation bien dirigée et un essaim de jolies femmes.

Racontons un peu l'histoire : Les Normands s'étant, au XIIIe siècle, emparés de l'Italie méridionale, le Baron Geoffroy (Paul Muller) tyrannise les anciens sujets du Comte d'Atri qu'il a tué et dépouillé. Il convoite la main et la dot de la belle Clotilde de Tiscolo (Tamara Lees). Se faisant passer pour Serge, un étudiant, le Chevalier Richard d'Atri (Jacques Sernas) parvient à s'introduire dans le château de Geoffroy. Sous le masque du "Faucon Rouge", il protège ses vasseaux, délivre les prisonniers, fait rendre gorge à Geoffroy. Après bien des aventures, il sauvera et épousera Clotilde et chassera Geoffroy qui sera tué par son amie jalouse.

Un habile usage de très beaux extérieurs, d'imposantes forteresses médiévales, de vastes décors, de masses de foules et de soldats a permis de donner avec aisance de l'ampleur et du mouvement à un scénario au sujet classique. De très belles images soulignent une action qu'un montage alerte maintient sans cesse à un rythme rapide.

Jacques Sernas, en un double rôle d'étudiant et de redresseur de torts, fait une création pleine d'allant et de vie. Tamara Lees, fort belle, interprète avec flamme la jeune héroïne déchirée entre le devoir et l'amour. Paul Muller est un baron félon dans la plus pure tradition. Carla Calo, en amie vindicative, donne toute sa passion à un rôle complexe.



L'AMOUR MADAME

LE GRAND AMOUR
UN AMOUR FEINT
UN AMOUR MANQUE

L'amour, Madame . . . est une aimable comédie. Elle est tirée de la pièce de Félix Gandera et Claude Gevel: **Vingt ans, Madame.** François Périer en est le héros, sous les traits de François Célérier, un jeune professeur de vingt-cinq ans, timide, sentimental et lourdaud.

Cette année-là, François Célérier, tout frais diplômé, passe ses vacances à Juan-les-Pins, avec sa toujours coquette maman (Mireille Perry), veuve pétillante et très à la page. Elle voudrait, Mme Célérier mère, que son fils fût aussi brillant qu'elle.

Las! Regardez-le sur la plage, ce pauvre François; regardez-le faire sa cour à Diane Broussard (vous savez, la fille des très riches Broussard). Quelle maladresse, quelle gaucherie! Il va la décourager, cette petite.

Mme Célérier veut en avoir le coeur net: "François, est-ce que, par hasard, est-ce que... Enfin, n'aurais-tu jamais eu d'aventure amoureuse ?"

François rougit. Il faut bien dire quelque chose pourtant.

"Si... Maman, justement, hier encore... dans le train..."

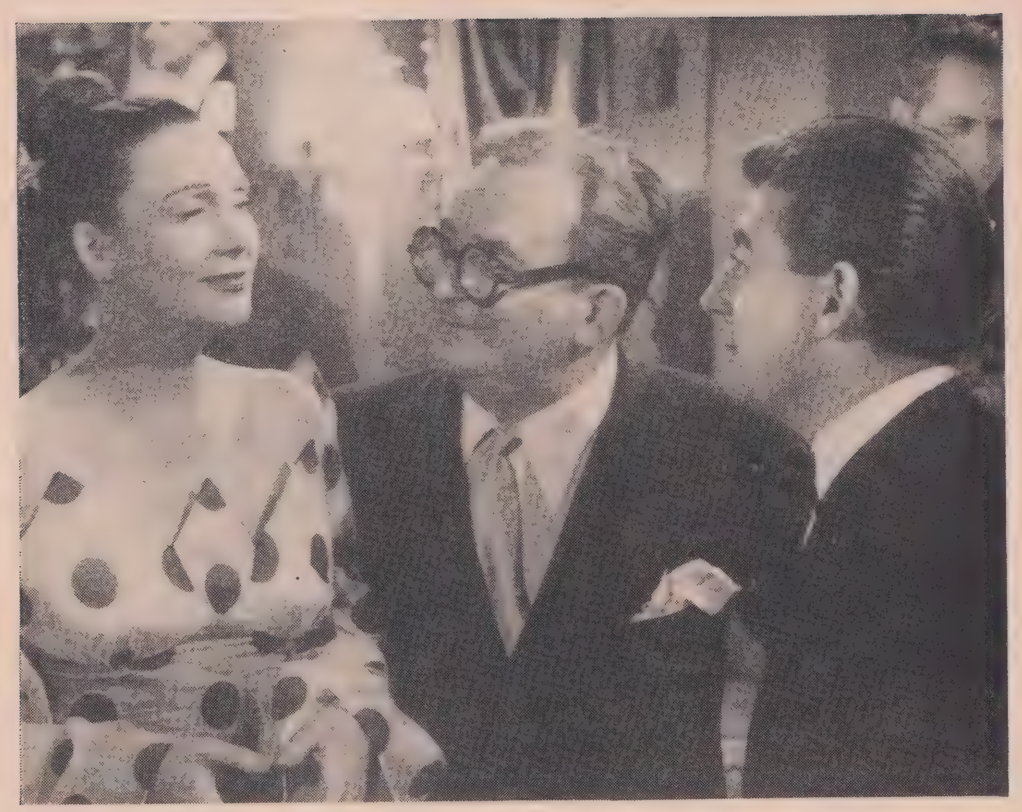
Pieux mensonge: François raconte qu'il a eu hier une aventure avec une dame célèbre: c'était Arletty, la vedette de tant de films à succès.

La bombe est lancée: vous pensez qu'elle va faire du bruit!

Quel succès à Juan-les-Pins! François est devenu le point de mire de toutes les femmes de la plage. Diane, elle-même, se fait chaque jour plus tendre.

Mais, patatras!... Voici qu'Arletty soi-même arrive à Juan-les-Pins. La grande vedette vient pour chanter au bal des Petits Lits Blancs. Difficulté inattendue pour François: il va falloir donner le change à toute la société estivante et faire, à tout moment, la preuve de son intimité avec la vedette.

Sachez seulement que ce n'est ni Diane Broussard ni Arletty que François Célérier finira par épouser; ce sera Michèle Broussard (Nadine Basile) la compagne la plus discrète — mais la plus fidèle — celle qui a toujours été le "petit canard" attentif et affectueux de François.



Arletty, le revuiste MARCEL ACHARD et FRANCOIS PERIER dans une scène du dénouement du film.

Ce film pétillant a été presque entièrement réalisé cet été à Juan-les-Pins et à Antibes, avec le concours de la figuration locale et bénévole.

A propos de figuration bénévole, vous aurez la surprise de voir dans **L'Amour Madame...** Josette Day et Jean Marais qui ont bien voulu accepter de jouer, un instant, leur propre rôle à l'écran.

Arletty, qui sut toujours être elle-même à travers tous les films, a conservé dans le dernier jusqu'à son nom: Arletty. Dans **L'Amour, Madame...,** elle joue le rôle... d'Arletty.

Arletty, c'est-à-dire une grande dame, une grande comédienne et un grand coeur. Ce n'était pas pour elle un rôle de composition.

A l'épilogue, on aperçoit le tout-Paris théâtral: des vedettes (dont Danièle Delorme), des auteurs (Marcel Achard), des critiques et d'autres personnalités bien "parisiennes".

Il est amusant de noter que François Périer fait une cour assidue, dans le film, à Marie Daems (rôle de Diane Broussard) et qu'il ne manque pas de naturel. Précisons que sa cour est on ne peut plus convaincante. Pas de mystère à cela, Marie Daems étant, dans la vie, la femme de François... autant dire qu'il a l'habitude.

x x x

Promu à la vedette

Daniel Ivernel: Le personnage qu'il a créé dans "Sous le ciel de Paris" est de ceux qui ne s'oublient pas. Un étudiant dont l'émotion et l'élocution difficile font de chaque examen un échec et qui devra enfin au destin de prouver à la fois son audace et l'extrordinaire habilité de ses mains de chirurgien-né..

Il est devenu la vedette du film "Rayé des vivants."

LES VEDETTES

CHEZ ELLES...

Odette Joyeux

Odette Joyeux habite une vieille maison dans le plus beau quartier de Paris, celui des étudiants et des poètes. C'est une bâtisse qui fait l'angle du quai. L'entrée prend dans l'une de ces petites rues tortueuses où l'on ne serait guère surpris de rencontrer Villon ou Verlaine...

Devant la maison, la Seine reflète ses platanes aux couleurs des saisons et les toits pointus du Palais de Justice. Franchie la lourde porte encore munie de sa poignée de fer, l'on monte un vieil escalier dont les marches crient sous les pas. Ce n'est sans doute que pour mieux faire goûter le charme de la demeure où Odette Joyeux vit, travaille et rêve...

Il faut gravir encore un étroit escalier intérieur, traverser de petites pièces charmantes ,des couloirs obscurs avant de découvrir par delà de hautes fenêtres, la belle lumière d'Ile France sur les toits de la Cité. On a un peu l'impression de voyager dans une gravure du siècle passé.

Nous n'avions vu auparavant Odette Joyeux qu'au studio, le plus souvent en grande robe de style, parmi les cottes bleues des machinos, les projecteurs et les câbles où l'on se prend les pieds, si l'on a le malheur de trop admirer la vedette.

La voici chez elle, c'est-à-dire dans sa vie, et non plus dans un rôle. Elle ne porte plus de robe de style. Elle est vêtue d'une blouse claire, d'une petite jupe et coiffée à la diable avec des mèches indisciplinées qu'elle relève de la main d'un geste machinal. Un ensemble douillet, intime, du goût le plus fin et du charme le plus authentique. Rien d'agressif n'accroche le regard. Tout est en harmonie...

Ce tout compose Odette Joyeux. Elle est fidèle à elle-même, à ce qu'on imagine d'elle-même, et à ses personnages. Un certain besoin de contraste, en elle et autour d'elle, comme pour affirmer qu'elle n'est pas telle qu'on veut la voir. Mais c'est une bravade, un mensonge de petite fille dont personne ne doit être dupe...

Partout, dans les pièces, dans le salon, il y a des livres. Aux murs de fines estampes, un grand dessin de Renoir. Sur un petit guéridon, un luxueux ouvrage consacrée aux "Ballets Suédois". Il y a aussi des photos de ballerines et des gravures de danseuses.

C'est par la danse qu'Odette Joyeux a débuté. Elle y aurait fait une carrière si, pour jouer Giraudoux, elle n'avait pas trompé l'Opéra avec le théâtre. Elle se consola de la danse en jouant la comédie sur la scène, au studio. Elle a créé un personnage à mi-chemin du réel et du rêve, aux frontières de cette adolescence si pleine de secrets. Aujourd'hui, elle en est un peu prisonnière. Elle voudrait le repousser. Mais il n'a pas cessé de l'enchanter, on le devine. Il a tissé tout autour d'elle un domaine de rêve...

"Et le rêve, c'est la vérité", a-t-elle écrit.

Car cette jeune danseuse devenue comédienne, est aussi une romancière. Son livre, Agathe de Nieul l'Espoir, n'est pas un livre de comédienne, c'est l'oeuvre d'un écrivain dont quelques pages sont parmi les plus lucides qu'on ait écrites sur l'enfance qui cesse de l'être.

Odette Joyeux fait penser à quelque chatte blanche métamorphosée en jeune fille — et son style est bien celui qui correspondrait à celui des chats qui circulent dans les maisons comme à travers les portes". Ainsi l'a définie Jean Cocteau.



ANDRE CLAVEAU

aborde la comédie dans "Un jour avec vous"

A notre époque où les motifs de soucis sont nombreux, le vaudeville, malgré le peu de variété du genre, jouit d'une vogue constante auprès de cette majorité du public qui va au cinéma pour se distraire. Aussi celle-ci accueillera-t-elle certainement avec sympathie le film **Un jour avec Vous.**

Le scénario, oeuvre de deux jeunes auteurs qui triomphent actuellement à Paris raconte une invraisemblable histoire où les situations les moins prévisibles s'enchaînent allègrement, avec le concours de comédiens qui "connaissent la musique".

Il faut dire que la vedette de ce film est André Claveau, dont les talents de chanteur de charme sont appréciés de ses nombreuses admiratrices qui regrettent de ne pas voir plus souvent leur idole à l'écran. Satisfaction, donc, leur sera donnée et elles verront, pour la première fois semble-t-il, André Claveau dans un rôle de comédie qui ne devra pas son seul intérêt au fait que son interprète est un chanteur. André Claveau nous a-t-on dit, a confirmé dans ce film son désir d'être "autre chose" qu'un chanteur de charme. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne chantera pas dans **Un Jour avec Vous**, ce titre d'ailleurs est celui de la chanson leit motiv du film, qu'il interprétera à l'intention de l'une de ses partenaires, Arlette Merry, (voir la photo), au désespoir de la délicieuse Véra Norman qui se consolera avec Pierre Mondy.

Jean Tissier, Gabriello, Marcel Vallée et Mary Marquet — vouée désormais aux rôles comiques — sont les éléments "sérieux" de cette folle aventure qui a eu pour cadre un château inhabité.

... Six personnages sont réunis sur le "plateau"; en l'occurence une chambre banale de villa dont la fenêtre ouvre largement sur les plages de la côte marseillaise. Cinq garçons et une fille qui, à eux tous, dépassent de peu, le siècle d'âge!

Le décor et leur costume révèlent, à n'en pas douter, l'heureux temps des vacances. Brigitte Auber — car c'est elle que poursuivent ces soupirants nombreux! — porte une petite veste de plage aux dessins charmants... et des jambes nues du plus gracieux effet. Quant aux garçons (ce sont des paresseux) ils sont encore en pyjama!

On pense bien que notre jeune vedette, malgré sa coquetterie, saura faire le tri parmi ses chevaliers servants, et se débarrassera gaillardement des plus encombrants. Elle montrait récemment au Gala des Artistes son audace de trapéziste. Elle aura ici l'occasion de prouver sa force au judo (Brigitte Auber est championne de sa classe) en envoyant au tapis l'un de ses amoureux, par une "prise" savante...

Maurice de Canonge, vétéran du cinéma français, dirige une équipe de jeunes dans

L'AMOUR *toujours* L'AMOUR

Il y a deux autres jeunes hommes sur le plateau. Ce ne sont pas de nouveaux soupirants; ce sont les auteurs de la pièce: Jasques Vilfrid et Jean Girault. Le metteur en scène leur a demandé leur concours comme "conseillers" de jeunesse, car il craignait (scrupule sans doute excessif), de ne plus être "dans la course". Maurice de Canonge est un vétéran du film français. Avant de devenir réalisateur, il fut lui aussi comédien, et remplit une bonne partie de sa carrière à Hollywood où, vers 1924-25, il avait pour partenaire les grandes vedettes du moment: Greta Garbo, Ramon Novarro, etc.

Depuis, il a dirigé de nombreux films, dont les derniers furent "l'Homme de la Jamaïque" et "Au pays du soleil". Il a pris goût au Midi Provençal. Toute l'action de "l'Amour" se déroule sur la côte, à Cassis, entre les comédies et les drames d'une jeunesse bruyante et vivante.

Phillippe Lemaire emportera finalement le coeur de la Belle. Quant aux autres — ce sont les créateurs de la pièce à Paris — ils aideront généreusement leur camarade à trouver le bonheur.

Nombre de cinéphiles, et c'est leur droit, réclament des figures jeunes au cinéma. Eh! bien cette fois ils seront magnifiquement servis car le couple Auber-Lemaire est la jeunesse incarnée, pétillante de santé et d'esprit. Puis lorsque les jeunes vivent un roman d'amour personne ne peut être insensible. En tout cas, immédiatement le courant est créé, l'intérêt suscité et le succès certain. Un film qui est promis à la popularité. Retenez son titre... ce qui n'est pas difficile. Les jeunes parlent-ils d'autre chose que l'Amour, l'amour. Et ils ont raison les jeunes.

A gauche, un nouveau couple : Brigitte AUBER et Philippe LEMAIRE

LE SUJET : Ils sont cinq copains à passer leurs vacances sur la Côte, dans la villa des parents de l'un d'eux: Claude. Quatre d'entre eux ont raté leur examen et sont partis bien décidés à travailler d'arrache-pied. Le cinquième est un photographe de presse, leur aîné.

Mais peut-on travailler parmi les fleurs, le soleil sur la mer et les jolies filles en maillot de bain? Malgré leur "école buissonnière", les cinq jeunes coqs vivent en paix lorsque survient... Anita. C'est l'amie d'enfance de Claude et ils s'aiment, sans se l'avouer.

Stupidement, ils recommencent leurs disputes d'autrefois et, à un certain moment, cela menacera de tourner mal. Pierre, Jean, Franck, Jacques... joueront inconsciemment le mauvais jeu d'Anita. Mais tout s'arrangera.

"Demain il sera trop tard"

LE FILM LE PLUS SIGNIFICATIF DE 1952

Ce remarquable film de Léonide Moguy traite de problèmes importants et graves montrant aux parents et aux éducateurs leur responsabilité morale à l'égard des enfants s'apprêtant à doubler le cap difficile de l'adolescence. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il aborde ces questions en pédagogue ou en moraliste guindé. L'oeuvre est extrêmement cinématographique, fraîche, charmante, émouvante et tragique dans certaines de ses conclusions mais également amusante quand on y voit, par exemple, des bambins mettre en difficulté leurs parents par des questions tout à la fois naïves, malicieuses et terriblement précises. Une réussite totale. Un spectacle de qualité, fort attachant et une oeuvre utile.

Le cinéaste Léonide Moguy a voulu prouver au monde qu'il avait tort d'ignorer un problème qui sape de plus en plus la santé physique et morale de la jeunesse. Bien rares certes, seront ceux qui, ayant vu **Demain il sera trop tard**, pourront encore se refuser à comprendre que les yeux clairs des adolescents se ternissent, non par une saine connaissance de la vie, mais par une ignorance coupable qui les conduit au vice.

Qu'on nous permette de raconter brièvement l'histoire: En jouant une pièce à la distribution des prix, deux adolescents, Mireille **(Pierangeli)** et Franco **(Gino Leurini)**, sont tombés amoureux l'un de l'autre. Par suite de la carence de leurs parents, les jeunes gens sont, comme tous leurs camarades de classe, bien ignorants des questions sexuelles. Et cela, en dépit des tentatives de deux de leurs professeurs qui essaient de préserver les enfants de révélations brutales et immondes. La directrice **(Gabrielle Dorziat)** n'est pas de leur avis et, pour elle, il convient de laisser les enfants dans l'ignorance. Quand pour s'abriter d'un orage, Mireille et Franco passent quelques instants seuls dans une cabane, la directrice imagine le pire et convainct Mireille de son infâmie.

Après une nuit de délire, pendant laquelle le mot "déshonorée" l'a tourmentée sans répit jjusqu'à l'aube, Mirella se lève, sort en cachette et court se jeter dans le lac.

Par bonheur, un surveillant de l'école l'aperçoit et appelle au secours. Franco court au lac, plonge et parvient à ramener sur la rive le corps inerte de sa petite camarade. La colonie tout entière accourt: les élèves, les professeurs, la directrice. Tous les visages expriment la consternation et la douleur, car Mirella semble morte. Elle vit cependant. Après quelques minutes elle se ra-

nime, ouvre les yeux, soupire. Lorsque le calme est rétablie, un professeur qui connaît les vrais problèmes de l'éducation, s'approche de la jeune fille et lui dit tout bas qu'elle n'a aucune faute à se reprocher, en disculpant par ces paroles tous les adolescents qui, plus que du péché, sont victimes de l'incompréhension de ceux qui pourraient les guider.

Nous n'avons pas l'habitude dans le "Courrier" de faire un plaidoyer pour un film plus qu'un autre. Le public est seul juge. Aujourd'hui cependant, nous dérogeons à notre politique et nous disons, ce film aura du succès :

Parce que — **Demain il sera trop tard** est le premier film mondial qui agite une des plus importantes questions de la vie contemporaine.

Parce que — les hommes et les femmes de tout âge et de toute condition y trouveront des reflets de leur propre existence et de leurs propres doutes.

Parce que — le plus délicat et le plus complexe des problèmes de la société moderne y est développé sous la forme d'une histoire profondément humaine et touchante.

Les adolescents : PIERANGELI et GINO LEURINI



ELLE Y RETOURNA

● Danielle Darrieux quitta Hollywood il y a 14 ans, après "La Coqueluche de Paris" et jura qu'elle n'y reviendrait jamais. Elle n'aimait pas la façon dont on avait traité son mari (Henri Decoin, n.d.l.r.). L'an dernier, après des douzaines de succès en France, elle revint quand même pour tourner deux film assez intéressants. L'actrice aux yeux verts, qui a trente-trois ans, commença sa carrière à quatorze ans.

MORT A L'AVANT-SCENE

● Pierre Louis a terminé récemment "la Danseuse nue" avec Catherine Erard, Jean Debucourt, Pierre Larquey, etc... Le film nous montrera les étapes de la carrière de l'héroïne; fidèle à la vérité, Pierre Louis résolut de tourner avec le concours du célèbre professseur de danse acrobatique, Saulnier qui forma la plupart des artistes de notre époque. Il trouva au cours un véritable studio qu'il suffisait d'équiper et Saulnier accepta de jouer son propre personnage.

Hélàs le destin ne lui permit pas ce tardif début à l'écran. Il mourut peu de temps avant les prises de vues, et ce fut Bussières, dont il avait été l'ami, qui fut chargé d'incarner Saulnier dans "la Danseuse nue". Cela a donné à "Bubu" l'occasion de sa première composition à cheveux blancs . . .

UN TIMIDE

● Jean Gabin a fait deux films à Hollywood. Puis il revint en France pour y tourner des films humains comme "Au-delà des Grilles" qui est son favori. Né de parents artistes, il était si timide qu'il refusa de faire du théâtre jusqu'à vingt ans. Il travailla en usine avant de devenir le no. 1 français avec "La Grande Illusion".

L'ONT - ILS COMPRISE ?

● Michèle Morgan est née le 29 février 1920, à Paris. A quinze ans, elle était sûre de sa vocation d'actrice, et deux ans plus tard elle obtenait la vedette, avec Raimu dans "Gribouille". En 1942 elle fit ses débuts américains dans "Joan of Paris", mais n'atteignit jamais au succès qu'elle obtenait sur le continent..
Aujourd'hui elle est la no. 1 de la France.

FIDELE A SON PAYS

● Jean Marais représente pour les spectateurs français ce qu'était Valentino pour les Américains. Il a refusé les offres nombreuses de Hollywood, et reste l'idole de son pays natal en y tournant des films comme "Orphée" ou "La Belle et la Bête" pour le metteur en scène Jean Cocteau, Jean, grand, blond et célibataire, fut modèle et figurant avant d'avoir sa chance lorsqu'il remplaça J-P Aumont dans "Les Chevaliers de la Table ronde".

LE PREMIER FILM CANADIEN EN COULEURS

Etienne BRULÉ



Au début de la grande saison les cinéphiles pourront applaudir le premier film canadien, de long métrage, en couleurs. La réalisation du producteur Mel Turner s'intitule "Etienne Brûlé" et a été tournée dans les Laurentides, à Saint Adolphe de Howard, au Lac Lewis précisément. Une merveille de couleurs, de dire ceux qui ont vu le film en avant-première; un sujet historique captivant et ils ajoutent que l'interprétation est du plus grand mérite. Les vedettes sont Paul Dupuis dans le rôle titre; Jacques Auger, dans le rôle de Champlain, Paulette DeGuise dans celui de Gananina, l'amoureuse d'Etienne Brûlé; Ginette Letondal dans la composition d'Angonza, farouche et jalouse prétendante au coeur du coureur des bois; Guy Hoffman, Aimé Major. Une figuration nombreuse qui a vécu, comme les vedettes, sous la tente pendant six semaines, constitue le groupe de Hurons sympathiques et d'Iroquois, acharnés à la perte des blancs.

Paul Dupuis (Etienne Brûlé)

La Carillon Pictures a donc réussi un coup de maître car les extraordinaires couleurs des Laurentides au début de l'automne n'ont jamais, pensons nous, été captées par une caméra aussi habilement conduite. Nous reviendrons sur les détails de l'interprétation. Aujourd'hui, donnons quelques précisions sur la vie aventureuse d'Etienne Brûlé.

Un rude gaillard cet Etienne Br'lé qui fut le premier blanc à explorer la Huronnie. Très jeune encore, il avait accompagné Champlain à Québec en 1608 et, deux ans plus tard, il ne craignait pas d'accompagner les Hurons à la traite. Son but; se familiariser avec leur idiome afin de réussir dautres découvertes. Etienne Brûlé fut aussi le premier à visiter les Hurons établis sur le grande île (Montréal) et le premier rapport qu'eut Champlain de l'existence de ces sauvages, il le tint de Brûlé.

En 1615 Champlain, ayant besoin d'alliés pour marcher contre les Iroquois, chargea Brûlé de requérir les guerriers Andastes. Cette tribu de la grande famille huronne-iroquoise était dispersée sur le territoire actuel de la Pennsylvannie, du Maryland et du New Jersey. Parti du lac Simcoe avec deux canots montés par douze sauvages robustes, Brûlé visita les rivières de ces régions et revenait deux mois plus tard avec 500 guerriers andastes.

En 1616, Brûlé qui était devenu le fidèle ami de la tribu des Andastes se rendit de nouveau en Huronnie. Cette fois les choses tournèrent moins bien. Resté seul, Brûlé est capturé, torturé. Il eut la vie sauve... par chance. Il portait au cou un Agnus Dei. Comme les Iroquois allaient le lui arracher Brûlé menaça ses tortionnaires des foudres de son Dieu et au même moment le tonnerre se mit à gronder avec tant de furie que les Iroquois épouvantés s'enfuirent dans la forêt. Brûlé put retrouver les Hurons qui l'aidèrent à rentrer à Québec où il raconta ses aventures à Champlain.

Puis on perd trace de Brûlé durant cinq ans. On le retrouve à Québec en 1623 et l'année suivante il repart pour les pays d'en haut. Hélas! Brûlé devait mal tourner, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cet homme était brave, intelligent mais intéressé à l'argent et le Frère Sagard fut marri de raconter à Champlain que le découvreur de la Pennsylvanie s'était laissé soudoyer par Guillaume de Caen, grand trafiquant de fourrures et que moyennant 100 pistoles chaque année Brû-

Ginette Letondal, Tom Burton, Aimé Major dans un moment dramatique de l'action.





Ginette Letondal

lé s'appliquait à amener les Hurons à la traite. De plus, le Frère Sagard est bien forcé de signaler l'immoralité de Brûlé.

Cette inconduite prit bientôt de telles proportions que les Hurons eux-mêmes s'en trouvèrent choqués. Il fallait un terme à des moeurs reconnues scandaleuses: il ne devait pas tarder et il prit une tournure tragique. En 1633 les Hurons décidèrent la mise à mort de Brûlé, ce qui fut fait et ses restes furent mangés par ses anciens amis.

L'histoire veut bien pardonner et oublier les erreurs d'un homme pour ne retenir que son courage, son adresse et son dévouement à la cause de Champlain, du moins au début. A la décharge d'Etienne Brûlé il reste sa mission auprès des Andastes, ses longs et difficiles voyages en Huronnie, ses découvertes de nouvelles régions et les services qu'il

rendit à Champlain, car Brûlé s'avéra un interprète persuasif auprès des tribus.

Il va de soi que le scénariste n'a pas raconté tous les faits ici relatés. Son film est du roman et non de l'histoire bien que l'action respecte la vérité historique. L'auteur a retenu les traits principaux, la fin tragique de Brûlé, son idylle avec la belle Gananina, ses querelles avec la jalouse Agonza et les luttes terrifiantes entre Hurons et Iroquois. Des éléments comiques confiés à Guy Hoffman, la présence de Champlain (Jacques Auger) ; l'immense décor des Laurentides... il n'en faut pas plus pour réussir un film d'un genre inédit et dont la jeune production canadienne peut se glorifier à bon droit.

x x x

DECOUVERTE DANS UN CAFE

● Cécile Aubry est une des attractions capitales de sa France natale, depuis le jour où un célèbre metteur en scène la découvrit dans un café. Elle voulait devenir danseuse, mais "Manon" changea ses plans. Ce film lui valut une invitation à Hollywood. Depuis, elle est rentrée en France, pour tourner d'autres films, notamment le célèbre "Barbe Bleue".

FAUSSE OU VRAIE RUMEUR

● L'ambiance de franche camaraderie qui règne sur le plateau du film "Adieu Paris" avec Françoise Arnoul, Henri Vilbert, Camille Sauvage et son orchestre, et Philippe Nicaud a laissé supposer que le jeune couple Françoise Arnoul — Philippe Nicaud, formé pour les besoins du scénario, allait se poursuivre dans la vie. Il n'en est pour l'instant rien.

Les rapports sympathiques de tous les membres du film "Adieu Paris" ne nous permettent pas d'annoncer encore le mariage de deux d'entre eux, mais, d'ici la fin des prises de vues, les bruits qui ont couru pourraient être confirmés.

UN UNIQUE AMOUR

● Tous les deux... C'est toujours le début d'une merveilleuse aventure. Danièle Delorme et Daniel Gélin artistes extraordinaires auront eu un destin aussi exceptionnel que leur art. Ils se sont connus, découverts, aimés, épousés il y a huit ans, quand l'un et l'autre n'étaient rien, quand l'un et l'autre, enfants perdus de la défaite, ne faisaient plus confiance qu'à l'amour, aux poèmes d'amour qu'ils mâchonnaient en tartines sur leurs miettes de pain.

Ce qu'il y a d'unique dans le cas Gélin-Delorme, ce n'est pas qu'ils aient vécu la vie de bohème; c'est que, l'ayant vécue, ils aient grandi, chacun de leur côté, jusqu'à toucher, en quelques années, aux cîmes de la renommée tout en se gardant une pathétique fidélité. Il y a quelque chose de très beau dans l'amour que se portent ces deux êtres: une fraternité dans le dénuement, qui ne peut se séparer de la fraternité qu'ils goûtent aujourd'hui dans la gloire.



Un autre attitude de Ginette Letondal

BRASSEUR MALADE

● Pierre Brasseur dont on verra la truculente création dans "Barbe Bleue", fait sa rentrée au studio en interprétant "Ce soir on joue Macbeth" qui a la particularité de se dérouler presque entièrement au théâtre, pendant une représentation de l'oeuvre de Shakespeare. Les principaux personnages de la pièce sont aussi ceux du film.

Pierre Brasseur avait dû cesser toute activité ces derniers mois, pour faire un stage en clinique, puis en convalescence dans le Midi. Il a profité de ces loisirs pour composer quelques poèmes, ainsi qu'une comédie "Ma petite famille".

x x x

A droite : RENEE SAINT-CYR vedette du film "Le Capitaine Ardant"



VIVE LE CANADA

Les gens qui prenaient le train Gare de Lyon ce jour d'avril 1952 avaient de quoi se distraire: 5 grands garçons tous tous étaient là à amuser la galerie et semblaient tout aussi exhubérants qu'ils soient ou non dans le champ de la caméra. On tournait le film "L'amour toujours l'amour".

Il faisait un froid noir, et il fallait, parce que l'histoire se passait en été, se promener en bras de chemise. Aussi nous sommes nous tous retrouvés au bar de la Gare, avalant des cafés brûlants.

"Le Canada, m'a dit Philippe Lemaire, on l'aime, on l'adore, on voudrait tous y aller. Dites-leur donc de nous trouver n'importe quoi à faire, du cinéma, du théâtre, de la radio, nous y partons tous les cinq, nous avons tous envie de voyager, et au Canada plus que partout ailleurs".

Cinq gais lurons tous jeunes et bondissants, ils n'ont guère plus d'un siècle à eux tous, (l'aîné, Philippe Lemaire a 24 ans), et pourtant deux d'entre eux sont déjà mariés.

Qu'on ne s'étonne pas qu'un atmosphère de blagues ait régné tout le temps des prises de vues, il parait que rien ne fut oublié, même pas le poil à gratter.

F. de Médic

LA TOILE D'ARAIGNEE

Maître René Floriot, avocat très connu grand spécialiste des causes criminelles, a décidé pour expliquer les erreurs judiciaires de recourir au cinéma. Il est l'auteur d'un scénario dont les dernières scènes viennent de se tourner à Joinville.

"Ouvert contre X", m'explique le metteur en scène Richard Pottier, a pour base la fragilité des témoignages. Il y a eu meurtre: un gros industriel a été assassiné par un de ses débiteurs. Or on accuse une jeune femme: Catherine, contre laquelle toutes les charges s'accumulent.

Or, si la concierge avait avoué qu'elle s'était endormie dans la loge le jour où vint l'assassin; si les enfants qui ont trouvé l'arme du crime avaient eu la franchise de déclarer qu'ils l'avaient vendue à un brocanteur; si Marie Déa n'avait pas chargé son amie par jalousie, etc... Catherine n'aurait pas été inquiétée Grâce à un bouton d'imperméable et à la perspicacité du sympathique inspecteur Yves Vincent, la jolie comédienne sera finalement et heureusement innocentée.

C'est Elina Labourdette qui tient le rôle de Catherine. Il semble qu'elle ait trouvé là un rôle à la hauteur de sa finesse et de son intelligence.

"Un rôle terrible, dit Richard Pottier. Un rôle magnifique mais épuisant. Celui d'une femme que tout accuse et qui se débat dans la toile d'araignée que l'on tisse autour d'elle. Elina Labourdette, que je ne connaissais pas auparavant, y est — et je pèse mes mots — sensationnelle".

F. de Médic

“*Une fille sur la route . . .*

rencontre GEORGES GUETARY

Voici une agréable comédie musicale contant les mésaventures sentimentales d'un chanteur adulé du public féminin.

L'histoire se résume comme suit : Chanteur à la mode, Carlo Cortez (Georges Guétary) est poursuivi jusque dans son appartement par des admiratrices empressées. Il décide de chercher le repos dans des vacances incognito. Sur la route, il véhicule bien malgré lui, une campeuse spécialiste de l'auto-stop, Annabelle (Liliane Bert). Devenu un quelconque Jacques Gary, Carlos ne trouve plus de place dans aucun hôtel et est obligé de se réfugier au campement d'Annabelle. En voulant fuir une de ses conquêtes (Lenore Aubert), Carlos est pris pour un voleur de bijoux et arrêté. Grâce à Annabelle, il ne restera pas longtemps en prison. Il a enfin trouvé une jeune fille qui l'aime pour lui-même.

Chanteur toujours très apprécié, Georges Guétary joue avec aisance. Liliane Bert possède de la maîtrise et de la gaieté. Lenore Aubert joue avec intelligence les vamps de parodie. On revoit avec plaisir l'excellent et fin comédien qu'était le délicieux Florencie (le gendarme).

Décors frais et extérieurs nombreux donnent au film une variété très plaisante. L'opposition entre le milieu sympathique d'étudiants sans argent et celui plus brillant mais moins attachant de riches oisives est en particulier bien venue.

LENORE AUBERT et GEORGES GUETARY



UN GRAND ACTEUR

FERNANDEL

Il est bon, simple et affable, mais justement conscient de sa valeur. Il a le culte de l'amabilité et celui de la famille. Il considère que sa femme et ses enfants sont son meilleur public ("Je ne suis jamais aussi drôle que lorsque je les sens près de moi.). Il déteste sortir, on ne le voit que rarement dans les boîtes de nuit. Il ne se sent bien que chez lui; dans son appartement de Montmartre et surtout dans ses deux domaines provençaux. C'est là que, libéré de tout souci professionnel, il peut enfin se détendre, consacrer ses loisirs à la pêche au lancer, à la "pétanque" et à filmer ses enfants, en livrant à son entourage son véritable aspect, celui du parfait père tranquille du cinéma.

Mais les vacances sont rares pour lui. Il semble infatigable, tournant de jour, jouant la comédie le soir, enregistrant des disques le matin et trouvant encore le temps de subir, avant les repas, les assauts redoutables des interviews. Il est l'acteur le plus prisé des journalistes en raison de sa mémoire prodigieuse et quasi monstrueuse car il est capable — fait probablement unique au monde, de citer sans effort les dates précises de réalisation de chacun de ses films, le nom de ses personnages et de tous ses partenaires.

Rien ne semblait pourtant le prédestiner à une carrière dramatique, puisque jusqu'à sa vingt-cinquième année, il n'a pas exercé moins de quatorze métiers. Consacré par un concours de chant amateur, il obtient un succès d'estime dans un music-hall parisien. Une revue lui permit de débuter dans un film de Sacha Guitry **"Le Blanc et le Noir"**, réalisé par Marc Allégret. Depuis, il a tourné 94 autres films... 94 films en vingt ans, où l'on n'a le plus souvent exploité que les ressources comiques mais restreintes de sa silhouette cocasse de grand bénêt ahuri.

Il a fallu **"Angèle"** de Pagnol pour faire connaître son exceptionnel tempérament dramatique. Son personnage de Saturnin a permis de révéler le comédien qui sommeillait sous l'enveloppe du pitre.

Avec **"Meurtres"** hier, avec **"Topaze"** Fernandel commence une nouvelle carrière qui en fera l'un des grands acteurs dramatiques de notre époque.

x x x

MARAIS UN TIMIDE

● Mon nom exact est Jean Vilain-Maraes, comme d'autres s'appellent Villebois-Mareuil déclara Jean Marais. J'ai toujours voulu, depuis l'enfance, être acteur. Je n'ai jamais voulu être médecin, bien que mon père fut médecin!"

Jean Marais ne se sent jamais à son aise quand il voit que les gens qui l'entourent "forment un public". Il possède de l'aisance en scène, mais cette faculté disparaît hors du champ de la caméra, ou dans les coulisses.

x x x

PERIER - ECRIVAIN

● Ses rares loisirs, François Périer, vedette de "L'Amour, Madame", les consacre à sa famille. Encore trouve-t-il le temps d'écrire. C'est Jouvet qui, le premier, lui a conseillé de "prendre des notes". C'est pourquoi il jette en vrac, sur le premier papier venu, des impressions de métier, des observations, des chroniques acides ou douces. Un jour, peut-être, en fera-t-il un livre. Peut-être aussi ira-t-il en Amérique. Mais ça... Parce que tout de même, il ne faudrait pas oublier qu'il est également directeur de théâtre...

HISTOIRES ET BONS MOTS

—Brr... quelle température! Un vrai froid de canard, vous trouvez pas?

—Je ne saurais vous dire... Je n'ai jamais été canard.

x x x

"Demain soir", dit le prêtre, "je parlerai des menteurs. D'ici là j'aimerais qu'on lise le 17e chapître de saint Marc."

"Le lendemain, au début de ses remarques, il dit: "Le mensonge est mon sujet ce soir. Combien de vous ont lu le 17e chapitre de S. Marc ?"

—Plus de 200 mains se lèvent.

—Ceux qui ont levé les mains voudront bien prêter bonne attention", dit le prédicateur "il n'y a pas de 17e chapitre dans S. Marc."

x x x

"Où est le caissier ?"

"Il est allé aux courses."

"Aux courses pendant les heures de bureau ?"

"Oui, monsieur, c'est la dernière chance qu'il a pour balancer ses livres."

x x x

"Je suis contente d'une chose enfin; j'ai trouvé où mon mari passe ses soirées", remarque Mme Sorsort.

—"Vous ne dites pas, chère; comment avez-vous trouvé cela ?", questionne Mme Cancan toute excitée.

—Je suis restée à la maison un soir la semaine dernière et je l'ai trouvé là", répond la dame fière d'elle.

x x x

Un avocat discute avec un médecin sur les mérites relatifs de leurs professions respectives.

—"Je ne dis pas que tous les avocats sont des forbans", dit le docteur, "mais admettez que votre profession ne fait pas, des humains, des anges.

—"Non", rétorque l'avocat, "là-dessus, vous les docteurs, vous avez certainement la cour sur nous.

x x x

Un chef commando de la dernière guerre raconte dans une soirée les exploits de son contingent.

Une dame. — Est-ce que vos hommes se faisaient tuer souvent à ce poste périlleux ?

Le chef. — Une seule fois, madame.

—Si vous étiez mon mari, je vous donnerais du poison!

—Si vous étiez ma femme, répliqua Lloyd George, eh bien, je le prendrais tout de suite.

x x x

"Tu as acheté un saxophone ?"

"Non, je viens justement de l'emprunter à mon voisin."

"Mais tu ne peux en jouer."

"Lui non plus, tant que je l'aurai."

x x x

—Larouche, vous allez aller au chantier, dit le contremaître et vous ramènerez la brouette et deux douzaines de briques.

Larouche revient avec les deux douzaines de briques empilées sur ses bras. Quelle charge!

—Et la brouette ?

—Où vouliez-vous que je la mette? répond Larouche.

x x x

—Quel est le comble de la rigueur professionnelle pour un gendarme ?

—Arrêter un ruisseau parce qu'il murmure.

x x x

A louer : chambre pour monsieur 12 par 15 pieds.

x x x

Elle. — Le docteur m'a absolument recommandé d'aller à la montagne. Où faut-il aller ?

Lui. — Chez un autre docteur.

x x x

La poule. — Quel froid, ce matin, un vrai froid de canard.

Le canard. — Vous pouvez le dire; j'en ai la chair de poule.

x x x

Dans un grand hôtel, il y a cette pancarte bien en évidence: "Ici on parle toutes les langues."

—C'est beaucoup, dit un nouveau venu. Qui donc les parle ?

—Mais les voyageurs de passage, naturellement.

x x x

Une vieille paysanne rentrait ses trois ânes à la fin du jour. Passe une bande d'écoliers qui lui crient :

—Bonjour la mère aux ânes !

Et elle, de répondre :

—Bonjour, mes enfants.

Vive le soleil mais... protégez votre peau, Mesdames!

L'été est là. Il vous faudra donc, mes soeurs, veiller d'ores et déjà à protéger votre peau des premières offensives de Messire Phoebus dans toute sa splendeur.

Le soleil et l'air sec imposent un dur tribut à votre épiderme. Passez donc en revue, et sans plus tarder, vos produits de beauté. Point n'est besoin qu'ils soient nombreux mais pour l'amour du ciel veillez à ce qu'ils soient de toute première qualité.

Durant les mois d'hiver, vous avez peut-être relâché votre surveillance, vous bornant à employer une crème à démaquiller sans avoir recours, en même temps au savon très doux et à l'eau chaude qui s'imposent. Mettez un terme à cette imprudence maintenant que vous allez affronter une température plus clémente. Faites donc chaque soir deux applications consécutives de crème à démaquiller avant de vous savonner avec un excellent savon super-gras et de l'eau chaude; vous rincerez ensuite, et très abondamment, à l'eau froide. Une très simple recette, mais elle est synonyme de magie.

Il est évidemment des crèmes que vous pouvez, avec profit, utiliser du premier jour de l'an au dernier. En règle générale, il est cependant prudent de recourir à une crème emolliente plus riche — et par conséquent plus profitable aux soins de la peau — durant les mois les plus chauds de l'année. Votre crème pour la nuit se doit d'être extrêmement onctueuse et elle doit se liquéfier instantanément au contact de la peau; il faut aussi qu'elle soit plus consistante que celle employée pendant l'automne et l'hiver. Une ou deux fois par semaine, vous devriez, pendant une heure, recouvrir votre visage et votre cou d'une fine couche d'huile raffinée non médicale. Cela aussi donne des résultats merveilleux.

Choisissez et utilisez une base appropriée pour votre "make-up". Si vous avez l'habitude d'employer un fond de teint, délaissez-le sans scrupule, lorsqu'il fait chaud, au profit d'une crème ou d'un "make-up" liquide, de préférence à base d'huile et de lanoline? N'oubliez pas en effet que la poussière est l'ennemie de vos pores et qu'elle obstruera celles-ci d'une façon déplorable. Il est indispensable que vous protégiez votre peau contre poussière, vent, soleil et eau. Le produit que vous choisirez doit pouvoir résister, jusqu'à un certain degré, à l'action de l'eau et vous protéger en même temps contre les effets du soleil: il doit aussi absorber la transpiration et permettre à votre peau de respirer.

x x x

AVEC UNE CHANSON

● Suzy Delair commença à travailler comme apprentie modiste, à treize ans. On la mit vite à la porte: elle ne pensait qu'au théâtre. Deux ans plus tard elle décrochait un bout de rôle dans "Madame de Pompadour". Des années de seconds rôles suivirent, jusqu'à ce qu'on lui donnât la vedette dans "Jenny Lamour" où elle chantait "Avec son tralala". La chanson et Suzy devinrent la sensation de 1948. Son dernier succès est "Atoll K".



ATTENTION JOLIE FEMME . . .

car "Les loups chassent la nuit"

Ce film, contant la lutte que se livre des agents secrets à Trieste, laisse une large place à l'aventure sentimentale. Celle-ci sera d'autant mieux appréciée qu'elle finit heureusement et est interprétée par deux vedettes internationales: Carla del Poggio et Jean-Pierre Aumont, ici photographiés.

Un agent français, Cyrille (J-P Aumont), reçoit de son chef, Molert (Fernand Ledoux), l'ordre d'aller à Trieste surveiller les agissements d'un certain Miguel. Une visite chez Miguel s'impose pour trouver et photographier des documents. Molert utilise, pour éloigner Miguel de chez lui, une jeune femme, Catherine (C. del Poggio), amoureuse de Cyrille. Catherine tue Miguel, qu'un complice venait de mettre au courant de la présence, dans sa villa, des deux agents français. Tout semble compromis entre Cyrille et Catherine, chacun croyant avoir été trahi et dupé par l'autre. Mais grâce à Molert tout s'arrangera.

Réalisation statique, avec plusieurs scènes bien venues. Excellente photographie, notamment des canaux de Venise.

ROMAN DU SACRIFICE

● Pendant deux ans, tous les mardis, Gaby Morlay piétinait devant la porte de la prison de Fresnes avec une foule d'autres femmes: toutes venaient apporter un colis à un prisonnier. Elle prenait sa place dans la longue file, patiemment, obstinément, pendant deux ans, elle multipliait les démarches pour faire éclater l'innocence de son prisonnier. Un non-lieu délivra Max Bonnafous.

Il avait été arrêté chez elle à la Libération comme ancien ministre de Vichy, secrétaire d'Etat à l'Agriculture et au Ravitaillement. Mais depuis longtemps et avec sa "complicité", il ne faisait pas le jeu de Vichy. Un soir de 1942, à Paris, il l'avait rencontrée à l'occasion d'un bridge — prétexte à échanger des informations pour l'Intelligence Service. Ce bridge providentiel décida de l'avenir de deux êtres par le coup de foudre. "Il y a trente ans que j'attendais cet amour", avoua Gaby, bouleversée. Désormais, ils ne se quittent plus. Quelques mois plus tard, elle joue au théâtre de Paris Les Inséparables; chaque soir, Max Bonnafous venait la retrouver dans sa loge.

MLLE MARTIN, DEVENUE SAINTE. . .

● Il y avait une fois, non loin du pays d'Auge, une toute jeune fille devant qui un jour, la statue de la Vierge s'anima et à qui l'Enfant-Jésus vint donner un baiser d'amour... Cette merveilleuse histoire, digne de la "Légende Dorée", est toute proche de nous encore: c'est en 1897 que s'éteignit Sainte Thérèse de L'Enfant Jésus, la petite Sainte de Lisieux, dont les extases et les miracles semblent ramener aux temps fabuleux des origines chrétiennes. C'était une pieuse adolescente, Mademoiselle Martin, que des gens en vie de nos jours ont vue et dont André Haguet va retracer la brève existence embaumée de grâce avec le film "PROCES AU VATICAN", inspiré par sa canonisation.

Ce film extraordinaire a été retenu par Franc-Film en exclusivité.

"PETIT JOUET" DU CHRIST

● "Je suis le petit jouet de Jésus, mon Epoux..." Ainsi s'exprimait la Petite Soeur Thérèse de L'Enfant Jésus, la juvénile et touchante Sainte de Lisieux. Toute livrée à l'Amour Divin, la Carmélite de quinze ans, rappelée hors de ce monde à vingt-quatre ans sur son appel passionné, a vu ses miracles soumis à la Sacrée Congrégation avant d'être canonisée. Ce "PROCES AU VATICAN" sera reconstitué dans le film qui porte ce nom et dans lequel Sainte Thérèse de Lisieux sera incarnée par la petite Marie-France et, plus tard, par l'angélique France Descaut.

MADELEINE - MADELEINE

● Un film intitulé "Une nommée Marie-Madeleine" sera entrepris à la fin de l'été par André Zwobada. Madeleine Robinson tiendra le rôle de la sainte femme des Evangiles, dont le film raconte l'aventure à partir du moment où elle rencontre le Christ jusqu'à la cruxification. Dans ce film, le Christ apparaîtra directement. Les décors seront sans doute dessinés par un grand peintre moderne et la musique sera d'Olivier Messiaen.

x x x

● Ludmilla Tchérina vient de rentrer à Paris pour y tourner un film de danse: "Grand Gala".

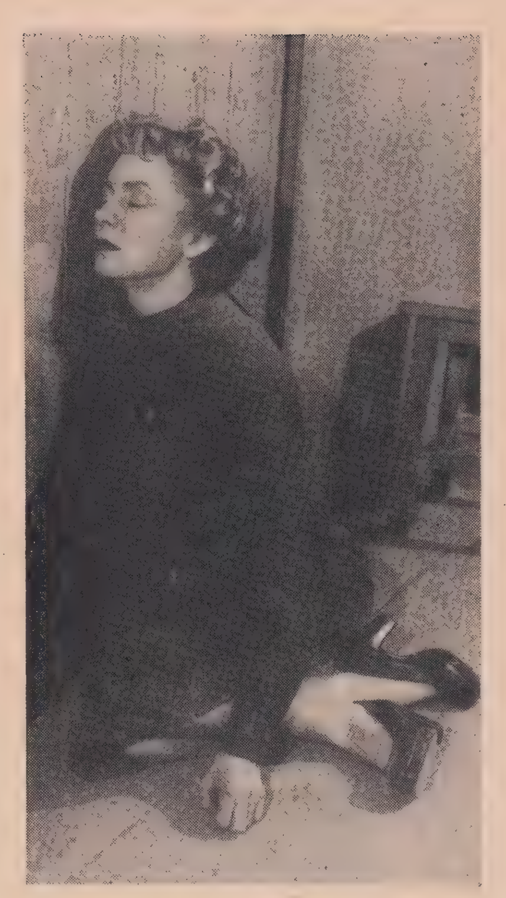
53 PERSONNAGES

● François Périer est très malheureux. Il adore jouer la comédie. On lui propose des tas de rôles. Il joue sans arrêt. Mais c'est cela justement qui le chagrine. Les pièces qu'il joue ont trop de succès. Cela l'oblige sans cesse à refuser des rôles qui lui plairaient. Mais il semble, avec "Paris, mon grand-père", que Périer ait enfin trouvé le moyen de concilier son envie de se multiplier et l'impossibilité de faire plusieurs choses à la fois: il y prendra, en effet, les traits de cinquante-trois personnages...

C'est en août, vraisemblablement, que commencera le tournage de cette rétrospective humoristique de Paris.


POURQUOI
NE PAS PROFITER
DE NOTRE
Aubaine
le
COURRIER DU
Cinéma
Montréal
15¢
A VOTRE PORTE LES
PREMIERS JOURS DU
MOIS PENDANT 3 ANS
POUR
$3,
UTILISEZ
CE
COUPON
COUPON D'ABONNEMENT
adresser à
COURRIER DU CINEMA
637 ouest, Craig
Montréal-2
1 an 1.50 - 3 ans 3.00
Nom
Adresse
Ville
Province

● Le metteur en scène André Haguet, accompagné de l'équipe technique de son film: "Il est minuit, Docteur Schweitzer", a quitté Paris à destination du Gabon où seront réalisés les extérieurs de cette nouvelle production. Pierre Fresnay a été choisi pour incarner la figure légendaire du docteur Scheweitzer.



ELINA LABOURDETTE, témoin grillé par les enquêteurs, s'écroule à demi-inanimée dans une scène du film "Ouvert contre X"

LE PROCES D'UNE SAINTE

● Thérèse Martin a été citée devant le tribunal du Saint-Siège avant que S. S. Pie XI fit élever sa statue dans les Jardins du Vatican. C'est le lot commun des Bienheureux soumis à la procédure de canonisation. Produire les miracles de la petite fille de Lisieux, devenue à quinze ans Carmélite et morte à vingt-quatre dans l'odeur d'invisibles violettes, c'était relater sa vie même, brève et ardente: le "baiser d'amour" donné par le Christ à cette fiancée mystique, sa "fusion" avec lui, l'hémoptysie qui "lui annonça l'arrivée de l'Epoux divin", puis les malades incurables guéris, le pasteur presbytérien Grant converti, la couronne de lumière montant au ciel... C'est, à la suite de la Sacrée Congrégation des Rites, toute l'édifiante légende de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus que ressucitera André Haguet avec le film "PROCES AU VATICAN", où la petite Marie-France, puis France Descaut incarneront la petite Sainte à la pluie de roses.

Josiane mon amour

par
Max D'AMPLAING

CHAPITRE PREMIER

Le crépuscule tombe. Le sable se rosit. L'horizon prend ses teintes mauves du soir. La chaleur s'apaise.

Sorti de la casemate, botté, en culotte blanche, le casque sur la tête, le lieutenant Maury s'impatiente.

—Cet idiot de Langlet n'a rien compris. Je parie qu'il a poussé jusqu'au Safiri. Avec ses dix hommes, il est capable de s'être laissé entraîner par les Targui... Quel animal !

Il arpente le sable de la cour en continuant de maugréer.

—Je ne peux cependant pas courir après lui.

Maury n'aime pas qu'on enfreigne ses ordres. Il a fixé à Langlet d'aller jusqu'à Zennoun, à quinze kilomètres et de ne pas s'aventurer au delà. L'émissaire du clan du Safiri lui a fait savoir cette nuit qu'une bande de maraudeurs battait le pays à vingt lieues de leur campement. Avant de l'attaquer, il faut être fixé sur son effectif et chercher à le surprendre. Ce n'est pas avec quarante soldats qu'on vient à bout, en les sabrant, de cent maraudeurs, n'est-ce pas? Chercher à les attirer en un lieu sûr et tomber dessus à coups de mitrailleuses, voilà qui est sûr.

L'officier rentre dans sa casemate. Son dîner est prêt. Autant le prendre tout de suite. Il s'installe.

—Mon lieutenant, un cavalier.

Maury se lève, sa côtelette grillée à peine entamée et se porte à l'entrée du camp, accompagné de l'homme de garde.

En effet, à deux kilomètres, un cheval s'avance. La bête allonge et rapidment le Marocain arrive et saute à terre.

—Le margi demande voiture. Il ramène Français blessé.

Un Français blessé? Qu'es-ce que cela veut dire? Jamais personne n'a annoncé la présence d'un Blanc dans la région.

—Est-il loin d'ici? demande l'officier.

—Une heure de trot.

Le lieutenant donne aussitôt l'ordre d'atteler l'espèce de calèche à deux roues qui sert à transporter les blessés ou les malades jusqu'au centre situé à quelque cent kilomètres de là. En même temps, il fait seller son cheval et commande à deux hommes de l'accompagner.

Dix minutes plus tard, le petit groupe part, guidé par l'estafette de Langlet. La nuit est transparente. Il n'y a à craindre aucune attaque.

Une demi-heure plus tard, on aperçoit dans la grisaille du ciel, les manteaux blancs des sentinelles. Le sergnt Langlet arrive.

—Qu'est-ce que raconte votre homme? demande Maury, Vous avez trouvé un français blessé?

—Oui, on l'a déniché par hasard. Il était à demi-mort d'épuisement.

—Vous l'avez questionné?

—Il m'a simplement dit que sa mission a été massacrée il y a quatre jours et que, malgré ses blessures, il a pu se traîner. Mais je vous avertis, mon lieutenant, j'ai l'impression qu'il n'ira pas loin.

L'officier et le sous-officier ont rejoint la queue de la patrouille. Une véritable loque a été hissée tant bien que mal sur l une des bêtes. Dans l'obscurité on n'aperçoit d'elle ,enveloppée dans le burnous d'un des Marocains qu'une figure pâle à la longue barbe, d'où émergent deux yeux fiévreux.

—Installez-le sous la tente, dit Maury.

Pendant qu'on descend l'homme, Langlet explique.

—Vu son état, je n'ai pas voulu le questionner davantage, j'ai pensé que vous le feriez, mon lieutenant. C'est ce qui m'a mis en retard.

—A part cela rien de nouveau?

—Je n'ai aperçu aucune troupe ni aucune piste récente de chameaux. Je ne crois donc pas qu la bande de "chacals" ait passé par ici.

—Bon on attendra d'être à nouveau renseigné.

Le blessé est placé dans la petite voiture légère et la colonne reprend la route silencieusement.

Ah! mon lieutenant, dit simplement Langlet, j'oubliais de vous dire qu'à plusieurs reprises, le blessé a parlé de sa fille. J'ai compris qu'elle l'accompagnait, qu'ils avaient été attaqués et qu'il ignorait ce qu'elle était devenue.

Ça ne vas pas être pour arranger les choses, maugrée Maury. S'il faut encore se mettre à la recherche des civils! Ils n'ont qu'à aller au diable! A-t-on idée de s'embarquer sans escorte en plein pays touareg ?... Enfin, on verra !

Bientôt, sur le ciel, on voit se profiler le mur crénelé du poste. La patrouille rentre et le blessé est amené dans la petite salle qui sert aux malades. Aidé d'un infirmier français, Maury regarde les plaies et les fait panser. Certaines se cicatrisent déjà. Aucune ne lui apparaît être de nature grave: bien nettoyées, elles n'entraîneront aucune conséquence. Le blessé n'a presque pas de fièvre. Il paraît souffrir surtout d'épuisement. Un peu

d'alcool ce soir, et demain, on lui donnera du bouillon et du riz.

—Merci, dit le malheureux, dont les traits s'animent sous l'action du spiritueux. Je voudrais dire...

—Non pas ce soir. Reposez-vous. Demain...

L'homme a un regard si implorant que l'officier est pris de pitié.

—Laissez-moi finir mon repas. Je reviendrai tout à l'heure, quand j'aurai donné mes ordres.

La perspective d'une conversation avec l'étranger n'amuse pas précisément Maury. Qu'est-ce que peut bien être cet individu qui circule dans les zones de dissidence sans que les postes militaires aient été prévenus? Un original parti sans autorisation... Ou bien un aventurier... Cependant, avec sa fille...

Le lieutenant est quelque peu intrigué... et puis,, passer une heure avec un compatriote, quel qu'il soit, n'est pas pour déplaire à un chef de poste qui n'a pas vu de figure nouvelle depuis trois mois

Le dîner bâclé et les instructions données pour la nuit et pour la préparation d'une seconde patrouille qui partira demain, à la pointe du jour, avec le sergent Langlet, l'officier se dirige vers l'infirmerie.

Ah! vous tenez parole, lieutenant, dit le blessé avec satisfaction. J'avais hâte de confier à quelqu'un, ce qui m'est arrivé. Il faut les châtier, sauver ma fille.

Au lieu de trouver un homme très fatigué, Maury s'aperçoit que son interlocuteur est tout à fait exalté.

—Mais vous êtes épuisé, vous feriez mieux d'attendre jusqu'à demain.

—Non... cela va mieux. Du moment que je ne suis plus abandonné... et que j'ai peut-être un peu d'espoir...

—Puisque vous tenez à le faire de suite, expliquez-moi. Que faisiez-vous dans le bled?

—Il faut en effet que je vous éclaire... Je me nomme Jacques Pénancier, géologue. J'ai été chargé par la société de géologie de Paris de faire des relevés dans les confins du Soudan et de la Mauritanie. J'aurais dû gagner directement mon lieu d'expériences en passant par Dakar et en suivant les postes militaires jusqu'ici. J'ai préféré passer par le Maroc, où je devais prendre certains renseignements, me munir d'une escorte prêtée obligeamment par le Résident Général et parvenir par auto jusqu'au poste de Farizane d'où je n'avais que deux à trois cents kilomètres pour atteindre mon but.

—Je m'explique que, venant, du Nord, nous n'ayons pas été prévenus, coupe Maury.

—Enfin, j'ajoute que j'avais emmené ma fille avec moi. C'était une imprudence folle. Je l'ai commise.

—C'était la première fois que vous veniez par ici?

—Non, j'ai déjà fait des recherches, il y a une quinzaine d'années. Mais plus au Nord... J'y venais seul... J'étais marié. Aujourd'hui, je suis veuf. Mais ma femme en mourant, m'a laissé une fille d'un premier mariage, qui a... qui aurait vingt-deux ans. Lorsqu'elle a appris mon départ, elle n'a pas voulu se séparer de moi. J'ai eu beau insister, rien n'y a fait. Son père était un officier colonial, comprenez-vous, et elle avait dans le sang le goût de l'aventure. J'ai réfléchi...

En entendant ces explications, Maury paraît subitement intéressé et il prête à ce qu'il entend une attention soutenue.

—Comment avez-vous été attaqué? demande-t-il. Vous n'aviez eu jusqu'alors aucun soupçon?

—Pas du tout. Nous avions quitté, il y a une dizaine de jours le poste de Farizane et nous avançions tranquillement. Il y a quatre jours, nous arrivions sur le bord d'un oued.

—Le Safiri, sans doute.

—Le Safiri, en effet, d'après mes cartes. Mes six hommes d'escorte avaient dressé le campement et vaquaient aux besoins habituels. Ma fille était dans notre tente et je profitais du crépuscule pour exécuter un relevé à quatre ou cinq cents mètres de là, lorsque je fus assailli brusquement par une troupe, lardé de coups, volé et, sans avoir pu me défendre, laissé pour mort sur le terrain...

—Les Targui rebelles... Ceux qu'on nous a signalés, sans doute combien étaient-ils?

—Impossible de vous fixer. Pour bien dire, je n'ai rien vu. Après moi, ils ont attaqué le campement et disparu. Le lendemain matin, j'avais recouvré assez de forces pour me traîner. Je suis allé jusqu'à l'endroit où était dressée la tente et plantés les piquets des méharis. Il ne restait rien... Le sable avait tout recouvert... sauf un feu qui couvait sous la cendre et où j'ai trouvé des ossements et deux ou trois chiffons qui avaient appartenu à ma fille.

—Aucune trace de combat? Pas de douilles de cartouche?

—Rien. Ma fille, mes Marocains ont-ils été assassinés, emmenés, leurs cadavres dévorés par les chacals?... Je n'ai rien découvert...

—Et vos outils? vos plans?

—Rien, vous dis-je.

—Cela m'étonne... Les salopards s'emparent bien des tentes, des chameaux, du matériel qui peut leur servir, rarement des hommes qu'ils considèrent comme des ennemis-nés...

—Et des femmes?

Le lieutenant hausse les épaules.

—Mon pauvre monsieur, le cas n'est pas fréquent d'Européennes enlevées ou massacrées par eux.

—Alors, vous ne croyez pas... Je vous supplie, lieutenant... Vous devinez quelle peut être ma douleur. Cette petite, je l'ai

presque élevée... Depuis dix ans, je suis sa seule famille... Promettez-moi que vous ferez tout...

Le ton est lamentable...

—Nous chercherons... Précisément, je prépare une action contre une bande qui m'est signalée sur les bords du Safiri.

Les yeux du blessé s'éclairent.

—Bientôt? demanda-t-il. Si je pouvais...

Le front de l'officier se rembrunit.

—Oh! pour cela, non. N'y comptez pas, monsieur Pénancier. Je m'engage à faire toutes les recherches. Mais vous emmener n'est pas possible... D'ailleurs dans l'état où vous êtes...

—Je sens que je serai guéri rapidement.

—Je le souhaite... Mais vous avez une fonction quasi officielle et je ne puis... Non. Dès que vous irez mieux, demain ou après demain, vous partirez pour le poste sanitaire.

—Conservez-moi ici.

—Impossible, Monsieur, je vous l'ai dit. Il ne restera dans le poste que quelques hommes de garde. Je ne puis leur laisser la responsabilité de vous protéger si vous êtes en état d'être transporté.

Le ton est net, définitif.

Le lendemain matin, arrive un nouvel émissaire. La horde des Targui rebelles, a été identifiée: elle remonte le cours du Safiri dans l'intention sans doute d'attaquer les tribus soumises. Maury décide d'agir le soir même en se portant avec le gros de son peloton dans la direction menacée. L'émissaire en est averti et doit faire lever des forces supplétives qui seront chargées de faire refluer la harde ennemie vers le Sud.

L'ordre d'alerte donné; il fait préparer la voiture légère pour évacuer aussitôt le géologue.

—Vous voyez, Monsieur, dit l'officier en allant le prévenir, que je ne dispose ni de moi-même, ni de mes hôtes... Je vous ai promis de faire des recherches concernant mademoiselle votre belle-fille et les hommes de votre escorte. L'occasion s'en présente à souhait et dans les meilleures conditions: car il est à présumer que ceux que je vais châtier sont vos agresseurs.

—Ah! dit Pénancier. Tout espoir n'est pas perdu.

—Je l'espère, mais je vous avertis: si je ne réussis pas demain, il y a à craindre...

—Vous ferez tout votre possible lieutenant. Je suis si heureux!

—C'est promis... Donnez-moi le nom de votre belle-fille, afin que je puisse vous prévenir.

—Josiane Templier.

—Jos...

—Quoi? Vous la connaissez?

Maury, qui a eu une émotion, se maîtrise aussitôt.

—J'ai beaucoup connu son père, se contente-t-il de répondre, d'un ton plus dégagé.

—Pour l'amour de Dieu... lieutenant, faites tout ce qui sera en votre pouvoir.

—Je vous l'ai promis.

L'officier serre rapidement la main du savant.

—Bonne route et remettez-vous vite, Monsieur Pénancier.

D'un geste nerveux, il ouvre la porte et disparaît. Le savant couché, n'a pas eu le temps de remarquer combien le lieutenant était pâle.

CHAPITRE II

Sept heures du soir. La nuit sereine étend son grand manteau violet sur le désert. Depuis deux heures, la baraka a emporté le géologue Pénancier vers le poste médical. En même temps, trois escortes du peloton gagnent le bled, éclaireurs en tête. Les sabots des bêtes s'étouffent dans le sable. Pas un bruit, hors parfois le cri d'un chacal dérangé dans sa chasse.

En tête de son groupe, Maury se laisse aller au dandinement de son chameau. L'obscurité l'engourdit. Quoique excellent officier, dur à la peine, ménager de ses hommes, froid devant le péril et soucieux de ses responsabilités, il n'arrive pas, malgré le danger qui peut surprendre à tout instant sa troupe, à chasser les idées qui l'assaillent.

Depuis la dernière nuit et la conversation avec Pénancier, il ne pense qu'à Josiane. Josiane, son premier amour, son seul amour !

A Toulon, elle avait dix ans, et lui quinze. C'était une petite fille aux longs cheveux d'or pâle et aux yeux d'azur. Elle était espiègle, charmante, avec des allures de graçon manqué, une frimousse rose et délurée. Son père, le commandant Templier, était le camarade de promotion et le grand ami du commandant Maury, le père de Marcel. Les deux familles se recevaient continuellement et l'intimité était devenue très grande, au point que, lorsque le père de Josiane partit à son rang colonial, ce fut à Maury qu'il confia sa femme et sa fille. Trois mois après son départ, il était enlevé en plein Soudan par une bilieuse hématurique. Plus que jamais, le liens s'étaient resserrés entre Madame Maury et la jeune veuve. La petite fille passait la plupart de ses heures de loisir dans le grand jardin des parents de Marcel. Dix-huit mois plus tard, Madame Templier, dont la fortune personnelle était sérieuse, se voyait demandée en mariage par un jeune savant de Paris. Peu après elle quittait Toulon pour habiter la capitale. Quelques rares lettres remplaçaient l'intimité. Et Marcel, tout à ses études, perdait de vue Josiane, au point même qu'il ne se souvenait plus bientôt du nouveau nom de Mme Templier.

Quatre ans plus tard, il entrait à St-Cyr. Aimant le monde il était facilement

entraîné, à ses jours de sortie, vers des réunions et des sauteries. Quelle surprise, à l'une des premières, de retrouver la petite amie d'enfance! Elle était dans l'éclat de ses seize ans, plus ravissante qu'il n'aurait pu l'imaginer. Il se fit son chevalier servant, la suivit dans toutes les matinées, où il était son danseur attitré.

Mais bientôt, il n'eut pas que la fierté d'accompagner une aussi jolie fille. Il sentit monter en lui un sentiment plus tendre qui s'enfla à mesure que leur intimité devenait plus grande. Toute la semaine, il ne pensait qu'à elle: elle était au centre de tous ses actes. Il dut se convaincre qu'il l'aimait. Et son bonheur fut sans bornes.

Et puis, brutalement, il ne la rencontra plus, et fut consterné en apprenant la mort de la mère de son amie, fatiguée depuis longtemps au point qu'elle n'avait jamais pu le recevoir. Chez Josiane, où il sonna aussitôt, il apprit que la jeune fille était partie chez ses grand-parents, pour se remettre de son chagrin.

Et les mois passèrent avec de brèves nouvelles laconiques qui le désespéraient. Il n'était jamais question de son retour, et il commençait à se demander s'il la reverrait jamais, lorsqu'enfin elle l'appela. Pauvre Josiane, comme elle était changée! Mais il l'aimait plus absolument que jamais, comme si l'absence avait accru sa passion. Ils sortirent de nouveau au cinéma, aux matinées classiques, dans les musées.

—O—

Dans la nuit obscure, la colonne s'enfonce. Nul bruit alentour; les burnous blancs des éclaireurs sont à peine visibles. Allons, on atteindra sans encombre le point fixé pour l'embuscade. Et le lieutenant Maury retombe dans l'évocation douloureuse de ses souvenirs...

C'était au mois de juin. Dans quelques semaines, il quitterait St-Cyr. D'ici là; il avouerait son amour à Josiane, puis, le jour de la sortie, il se présenterait en sous-lieutenant et, bien sûr d'être agréé, ferait sa demande. Puis ce searit le départ ensemble pour Toulon, où auraient lieu les fiançailles; en septembre, le mariage, ensuite, la garnison.

Ah! maintenant, dans le silence glacial du bled nocturne, comme il revit la scène désespérante !...

Ce dimanche-là ils étaient tous deux assis au Pré Catalan, assez isolés pour pouvoir parler discrètement. Elle avait un tailleur gris, une blouse blanche qui lui allaient à ravir. Elle était exquise, plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été.

—Combien de jours encore avant la sortie? demanda-t-elle, en fille d'officier qu'intéressaient toujours les choses de l'armée.

—Je ne les compte plus... Il me semble qu'ils sont interminables.

—Vos tenues sont prêtes ?

—J'ai fait le premier essayage.

—Vous savez que je veux absolument vous voir avec votre galon.

—Josiane, vous aurez, comme toujours, ma première visite.

—Vous serez solennel avec votre sabre et vos gants blancs, ajoute-t-elle en riant.

—Peut-être, répond-il gravement, les yeux perdus. J'aurai à voir votre beau-père.

—Tiens! Pourquoi? Vous ne l'avez jamais rencontré... Vous savez, lui les militaires... Il ne les porte guère dans son coeur.

—Il faudra cependant...

Et, s'enhardissant tout à coup, d'une voix secouée par l'émotion:

—Josiane, j'irai lui demander votre main.

Il se souvient encore du sursaut qu'elle eut.

—Je ne vous l'ai jamais dit... depuis longtemps, je n'ai eu qu'un rêve, celui de vous avoir pour femme.

Très troublée, elle écoute, puis après un silence, elle se tourne vers le St-Cyrien. Et doucement:

—Non, Marcel... Ce que vous venez de me dire si franchement me flatte énormément. Mais ce n'est pas possible.

—Vous ne m'aimez pas?

Elle détourne la tête pour esquiver la réponse.

—Vous en aimez un autre?

Maury a encore la vision du sourire étrange qui erra sur les traits de Mlle Templier.

—Mon beau-père est mon tuteur. Il n'admettra jamais que je me marie avec un officier, surtout un Colonial.

—Mais il n'a rien à voir dans la question. Il n'est rien pour vous.

—Si, mon tuteur... Il a toujours été très bon pour moi et je ne veux pas passer outre à son consentement.

Marcel est abasourdi.

—Mais, plus tard, hasarda-t-il.

—Plus tard!... dit-elle en baissant la tête.

Déjà elle était levée. Et le retour silencieux n'avait été qu'un calvaire pour lui...

Depuis, il ne l'a plus revue. A peine affecté à son régiment, il a obtenu, grâce aux appuis qu'avait son père, d'être envoyé à la Colonie. Et il va y avoir bientôt trois ans qu'il est dans son bordj avancé de Mauritanie, refusant son congé, essayant d'oublier..

Et voilà qu'aujourd'hui, le fantôme de Josiane surgit du passé douloureux... Pour que son souvenir le fasse encore souffrir?...

Une révolte monte en lui. Non, elle l'a refusé! S'il la retrouve elle lui devra la vie...

Allons, Marcel, du courage!... Tu en as, tu te moques de la vie... Mais pour elle? Ah! la revoir, la sauver!

—Je la reprendrai, morte ou vive, grince-t-il entre ses dents.

Maintenant, on a atteint le point où se fera l'embuscade. Les goumiers ont mis pied à terre. Les mitrailleuses sont disposées au ras du sol, battant le terrain. Quelques hommes les protègent. Avec les autres, Maury, dans un pli de terrain, attend.

Les heures passent.

Josiane, Josiane... Le mot frappe aux tempes du lieutenant aussi fort que son sang. Que le jour vienne, que l'ennemi approche. L'aube apportera la claire vision des cheveux d'or pâle...

Un bruit sourd dans l'obscurité. Et loin, loin, derrière, des cris qui semblent venir de tous côtés.

Les méharis se soulèvent. Une faible lueur à l'Est précède l'aube. Maury s'avance, regarde à la jumelle.

De l'horizon, une troupe surgit en désordre: la harka. Huit cents, six cents, quatre cents mètres.

—Feu! hurle le lieutenant.

Les mitrailleuses crépitent. La bande tournoie, hésite, des chameaux et des hommes roulent à terre. Et toujours, là-bas, les cris grandissants des supplétifs qui cernent les Targui.

—En avant!

Les vingt-cinq goumiers s'ébranlent, sabre au clair, frappant, taillant dans la harka désorganisée.

Dix minutes après, le sol est nettoyé. Loin déjà, l'ennemi fuit, poursuivi par quelques Marocains endiablés qu'en vain le sifflet de Maury rappelle. On rassemble les méharis valides, des dissidents et lentement, en terrain désormais libre, le peloton s'en va, peu à peu rejoint par les poursuivants joyeux qui se racontent leurs prouesses.

Mais nulle part, trace de Josiane. Et à chaque pas de son méhari, Maury sent des coups qui frappent sinistrement son coeur.

Au passage, Langlet montre à son chef l'endroit où, l'avant veille, il a recueilli le blessé.

—Vous a-t-il montré d'où il venait? demande aussitôt le lieutenant sorti de sa torpeur.

—De cette direction, indique le sous-officier.

—Bien, je pars avec trois hommes. Attendez-moi ici. Les bêtes se reposeront.

Et, Maury, impatient, fait aussitôt prendre le trot à sa monture.

A quinze kilomètres de là, il atteint l'oued Safiri et bientôt découvre les piquets où étaient attachés les méharis de Pénancier. Tout autour, il bat le terrain, aidé par ses hommes. Enfin, il trouve le foyer éteint et, alentour, des restes de robe déchirée.

C'est tout ce qu'il rapporte. Mais il les serre comme des reliques. Ce sera pour lui le seul souvenir de Josiane.

Et les jours suivants, sans presque laisser de repos à sa troupe, il bat le désert, toujours de plus en plus loin.

CHAPITRE III

Un an plus tard, sur les instances de ses chefs, Maury a pris un congé. Après avoir passé quelques semaines à Toulon, dans sa famille, il vient de partir pour Paris afin de se distraire. Car Paris demeure toujours un point d'attraction pour ceux qui ont vécu trop longtemps loin des humains, loin des nouvelles et des joies de la vie.

Descendu dans un hôtel de la rive gauche, il a déjà fait le tour d'un certain nombre de cafés et boîtes de nuit. S'y amuse-t-il? Il se le demande parfois. Du moins, il oublie. Il croit oublier.

Un soir chaud de juin, il est assis à la terrasse d'un grand café de la place des Ternes, distrait par les allées et venues des passants, des femmes coquettes qui entrent. Tout à coup, un couple descend d'un taxi, s'arrête un instant, cherchant une table. Maury les regarde machinalement. Son regard se croise avec celui de l'homme: Pénancier, le géologue a l'air gêné, glisse un mot à sa compagne qui entre aussitôt à l'intérieur de l'établissement.

—Mon lieutenant! Si je m'attendais à vous retrouver... Je suis content de vous revoir, En congé? demande Pénancier...

—Oui... Etes-vous complètement remis?. Vous savez... j'ai fait toutes les recherches possibles.

—Comment? Vous n'êtes pas au courant? Josiane m'a rejoint.

—Saine et sauve?

Maury a soudainement pâli.

—J'en suis heureux, continue-t-il. Et vous surtout devez l'être.

—Vous pensez?

—Comment a-t-elle pu être sauvée?... Et dire que je n'ai rien pu savoir. Cela ne m'étonne plus...

—Elle a été découverte par les gens du poste de Farizane, que le Résident du Maroc avait alertés. Elle est rentrée par Casablanca.

—Tous mes compliments, cher Monsieur. Soyez aimable de dire mes souvenirs à Josiane, dit Marcel... Vous n'êtes pas seul, je ne voudrais pas vous retenir. Je ne sais si j'aurai le plaisir de vous revoir; J'aurais cependant été heureux de pouvoir dire moi-même à Josiane...

—Mais, si vous voulez, lieutenant, ma maison vous est ouverte. Je ne puis pas oublier ce que vous avez fait pour nous. Venez nous voir un jour prochain... Tenez, voici mon adresse. J'ai changé d'appartement.

Les deux hommes se serrent la main et Pénancier s'empresse de disparaître.

Le lieutenant est désarçonné par cette rencontre: Josianne rentrée. C'est tout le passé qui revient. Même sauvée, elle est perdue pour lui. Elle a été trop catégorique, il y a quatre ans. Et pourtant, il ne peut pas ne pas la revoir; il faut au moins qu'elle sache ce qu'il a fait pour elle... Et puis ce retour si extraordinaire l'intrigue.

Deux jours après, Marcel sonne chez Josiane. Malgré son sang-froid, il est singulièrement ému quand il entre et attend. Une porte s'ouvre. Il se lève rapidement, retourne la tête. Des cheveux blonds... Il ne voit d'abord que cette auréole dorée.

—Josiane! Comme je suis heureux! j'ai appris hier... M. Pénancier a dû vous le dire...

Sa voix tremble. Tout son amour remonte en lui.

—Merci, lieutenant... Mon beau-père m'a en effet dit vous avoir rencontré hier et annoncé votre visite. Il regrette de vous manquer. Vous voyez quelle chance j'ai eue...

Josiane parle. Et cependant, quelle impression bizarre est en Maury? Comme son amie est différente! C'est bien toujours le même visage divinement joli, les gestes souples, le sourire exquis. Mais cette voix, comme elle a changé! Et surtout comme son ami d'enfance est froide! Lui qui, malgré le refus qu'elle lui a opposé autrefois, s'attendait à un élan d'amitié, à un mot de remerciement, à une joie de le revoir! Elle ne l'avait même pas appelé par son prénom. Il savait qu'elle ne l'aimait pas. Il ne croyait pas lui être aussi indifférent.

—Votre beau-père a dû vous dire, Josiane, combien je vous avais cherchée en vain. J'étais désespéré de votre disparition.

—Oui... il m'a parlé de vous, de ce que vous aviez fait. Je sais quelle reconnaissance je vous dois... Vous étiez tout proche de l'endroit où nous avons été attaqués. Quel pays! quels hommes! ces Marocains. Ils m'en ont fait voir...

—Ces Targui, vous voulez dire... Les Marocains dissidents ne vont pas si loin dans le désert dans le Sud.

—Des Targui?... Oui, évidemment, des Targui.

Maury est troublé par tant d'ignorance ou de légèreté. Vraiment, Josiane Templier, fille d'officier colonial, ne pas savoir, après un voyage au Soudan, ce que sont les Targui! A-t-elle donc perdu la tête?

—Par quelles émotions vous avez dû passer! dit-il encore. Comment l'attaque s'est-elle produite? Racontez-moi. Cela m'intéressera énormément.

—Oh! c'est très simple. Nous étions à cheval...

—A dos de méhari, vous voulez dire...

—Pardon, en effet, à dos de méhari... Dans un passage, nous avons été surpris, nos deux guides tués, mon beau-père laissé pour mort, moi, emmenée.

Elle continue à raconter des péripéties invraisemblables qui déroutent complètement l'officier.

—Et par qui avez-vous été sauvées?

—On m'a conduite, à quelques kilomètres de là, interrogée.

—Vos ravisseurs parlaient français?

—Oui, au moins l'un d'eux. Quand ils ont su que mon beau-père était accrédité auprès du gouvernement du Maroc, ils m'ont ramenée, en exigeant une rançon.

—Et on l'a payée?

—Sans sourciller.

Décidément pense Maury, cette pauvre fille a perdu la tête. Ou bien elle brode ou elle ne se souvient plus, ou elle a reçu un tel choc qu'elle n'est plus normale, certainement.

Il est tellement déçu qu'il se lève.

—Je suis heureux, Josiane, de vous retrouver en si bonne santé, dit-il poliment. Lorsque je leur apprendrai la bonne nouvelle, mes parents le seront aussi... Adieu, Josianne...

La jeune fille tend la main avec tant d'indifférence que Marcel se demande si elle n'a pas hâte de le voir s'en aller.

Dans la rue, il s'analyse: ou il est fou, ou Mlle Templier a terriblement changé. En tout cas, sa passion pour elle a reçu un choc.

CHAPITRE IV

En somme, se dit-il dans les jours qui suivent, j'ai fait fausse route. Pénancier ne pense qu'à s'amuser en menant une vie assez agitée. Josiane a, à mon égard, une attitude totale d'oubli. Visiblement, ni l'un ni l'autre ne tiennent à me voir. Le mieux est de les ignorer.

L'oubli... l'oubli... le malheureux le cherche partout. Le souvenir de son amour a été dur à vaincre en Afrique. Il l'est encore davantage ici, à Paris, où il sent Josiane respirer le même air que lui. Même indifférence, même rebelle, il croit la voir partout: il suffit des cheveux blonds d'une passante qu'il souffre. Et contre ce mal persistant, il se lance dans la débauche.

Un soir, il vient s'asseoir place Pigalle, dans une boîte interlope. Des couples dansent, hommes aux figures douteuses et demoiselles effrontées. Autour des tables, des gens comme lui, désoeuvrés, suivent le spectacle avec des yeux placides ou chargés de convoitise... A peine installé à une table, un remous se produit derrière lui: un couple s'en va et frôle sa chaise. Machinalement, il détourne la tête: précipitamment, une femme blonde, élégante se faufile, suivie d'un garçon. Marcel ne la voit que de dos d'abord, puis de profil. Josiane! Il l'a reconnue et identifiée sans hésiter. Quant à l'homme, sa veste trop cintrée, son élégance trop cherchée, ses cheveux ondulés et gominés, lui donnent l'allure louche d'un rastaquouère.

Maury est stupéfait. Elle ici, dans cette boîte douteuse!... Elle s'est si bien sentie en situation délicate qu'elle a filé dès qu'elle eut aperçu son camarade d'enfance. Eh bien! comme découverte, il ne pouvait être mieux servi! Josiane, à minuit, dans un lieu pareil, accompagnée d'un individu louche, aux allures de dévoyé!... Et le beau-père qui affiche publiquement ses maîtresses... Belle famille!

Dans le tohu-bohu de l'assistance, il en éprouve une sorte de honte. Il a l'impression qu'il est mêlé à ce scandale clandestin... Il règle sa consommation, sort, titube sur le trottoir, tant il sent peser sur lui le poids du destin. Dire qu'il a aimé cette fille à la folie, qu'il a tout fait pour l'oublier, qu'il a tenté vingt fois la mort pour fuir le fantôme qui le poursuivait. Et c'était pour cela?... Pour une créature qui s'affiche au bras d'un garçon douteux?...

La fraîcheur de l'air le rappelle à la réalité. Et soudain, une lueur se fait en lui: si, il y a quatre ans; Josiane a refusé sa main, c'est qu'elle aimait déjà cet individu; et aujourd'hui, elle est encore liée à lui par on ne peut savoir quelles attaches secrètes. Et lui, Maury, officier français, fils d'officier, s'acharnerait à vouloir, malgré tout, demeurer l'esclave d'un pareil amour?

Sur le pavé, dans les rues à demi-sombres, il marche d'un pas d'automate, frôlant les rares passants, hanté par son cauchemar sinistre. Pourquoi est-il venu à Paris? Ah! quelle ironie que ce congé de six mois, où il n'a trouvé ni repos, ni détente, mais simplement ce camouflet à sa passion verrouillée à son coeur! Vite, se sauver d'ici, aller retrouver le calme de sa famille et puis compter les jours jusqu'à la fin du congé, rejoindre son bordj, ses goumiers, l'existence silencieuse mais périlleuse du bled, là où l'on n'oublie pas peut-être, mais où la vie peut être si vite abrégée!...

Il arrive à son hôtel. Dans le hall désert il prend l'indicateur des trains, Gare de Lyon: 21 h. 07 — Toulon 8 b. 50. A peine vingt heures encore à vivre dans cet enfer...

La nuit sans sommeil, le jour lent à passer, le taxi qui l'emmène avec ses bagages, le compartiment libre où il pourra s'étendre... Le sifflet hurle, le train s'ébranle. Adieu, Paris, cité de lumière et d'ombre, de plaisir et de désespoir... Adieu, les souvenirs du casoar et des gants blancs, les rêves de gloire et d'amour... Adieu, Josiane, rayée pour toujours du bonheur entrevu, mais, qui sait pour combien de temps encore, ombre toujours présente.

Le lendemain, Toulon, la mer bleue, le soleil, la vieille maison. Mais, hélas, aussi, le grand jardin où il la retrouvera donc?

Les jours s'écoulent doucement, trop souvent moroses, vides, lourds d'ennui. Marcel se traîne de sa chambre au salon et au jardin, désoeuvré, sans réaction. Même les livres ne le distraient plus. Un coup d'oeil au journal local pour connaître les événements qui le laissent d'ailleurs parfaitement indifférent, parfois une promenade jusqu'à la rade.

Un matin, étendu dans un transatlantique, à l'ombre des tamaris, il lit sans intérêt les informations dans le quotidien de Paris auquel le commandant Maury est abonné. Pourquoi, lui qui, d'habitude, ne parcourt que les en-têtes des articles, est-il accroché par un titre: "Tentative d'assassinat sur un savant". Machinalement il lit. Tout à coup, il sursaute: Pénancier a été victime d'un attentat qui heureusement, n'a pas eu de suite pour lui. L'assassin a été arrêté: il s'agit d'un individu louche qui était parvenu à s'introduire dans l'intimité de la famille du savant. Marcel ne pense ni à Pénancier, ni à son meurtrier, mais à Josiane, victime de son inconséquence!... Comme elle doit souffrir!

Et, brusquement, après cet instant de pitié, il se révolte. Non, elle n'a que ce qu'elle mérite. Elle n'est plus une enfant. Elle a vingt-deux ans. Elle seule a choisi sa voie. Elle a dédaigné l'amour qu'il lui offrait pour se jeter dans les bras d'un aventurier. Non vraiment, elle n'était pas ce qu'il avait rêvé! Intrigante, elle était devenue, intrigante elle est restée. Qu'elle paie maintenant.

—Tu es pâle, mon grand, tu n'es pas bien?

Mme Maury s'affole en voyant le visage de son fils, lorsqu'il vient se mettre à table, ses yeux durs, irrités, son front barré, ses lèvres fermées.

—Un léger malaise tout à l'heure au jardin. J'ai dû manger trop de raisins ce matin.

Il déjeune sans desserrer les dents et, dès la dernière bouchée se lève.

—Tu sors? demande encore sa mère qui ne l'a pas quitté des yeux.

—Oui...

—Où vas-tu?

—Jusqu'à la Place, me renseigner sur les prochains bâteaux en partance.

—Qu'est-ce que cela peut te faire?... Ton congé n'est pas encore fini. Tu as le temps.

L'obstiné s'enfuit et ne rentre que le soir, à l'heure du dîner. Il a l'air calmé.

—Qu'est-ce qu'on t'a dit à la Place? demande le commandant.

—Rien d'intéressant.

Mais le soir, quand tout le monde est sorti, M. Maury s'approche du jeune homme.

—Tu as quelque chose, toi. Un ennui?

Le vieil officier darde ses prunelles sur celles de son fils qui se trouble.

—Une histoire de femme? continue le père. Tu peux me parler? Je sais ce que c'est...

—Oui, papa. Il faut que je rentre à la Colonie.

—Rien de grave au moins? Pas de dette? Pas d'affaire d'honneur?

—Non, tu peux être tranquille. Mais je veux partir.

—L'amour alors?

— Tu annonceras tout doucement la nouvelle à maman, se contente de répondre Marcel.

CHAPITRE V

—Déjà de retour, Maury? s'exclame le commandant du cercle en voyant le lieu-

tenant. J'ai été étonné lorsqu'on m'a annoncé votre arrivée à Port-Etienne. Vous ne deviez cependant rentrer que dans deux mois! C'est l'amour du bled qui vous aiguillonnait?... Allons, je vous taquine, mon petit. Où voulez-vous aller ?

—A mon ancien poste, mon commandant,, s'il est encore libre.

—Vous ne préféreriez pas rester quelque temps auprès de votre capitaine? Le temps de vous réacclimater?

—Je préférerais mon bordj.

—Allons, vous êtes jeune... Puisque vous le désirez... Ce soir, vous dînerez avec moi et vous partirez demain. Il y a précisément un convoi de ravitaillement.

Le soir, à la popote, on fête le retour de Maury. Et bien entendu, les camarades le "balancent" sur son retour anticipé. A toutes les railleries il oppose un silence souriant. On ne se formalise pas entre amis.

—Dites donc, mon vieux, dit un des lieutenants, vous ne nous aviez pas raconté, avant votre départ d'ici, l'aventure du géologue. C'est bien lui qui a manqué être zigouillé il y a deux mois à Paris? Nous avons lu cela dans les journaux... Vous l'avez revu?... Pauvre type, il est prédestiné à subir de mauvais traitements.

—Je l'ai aperçu un jour, place des Ternes, avec une poule. Il ne s'en faisait pas.

—Et sa fille, pas de nouvelles?

Marcel est sur des charbons ardents.

—Allons, dit un camarade, tu ne sais pas? Elle est rentrée par le Maroc. J'ai lu à l'époque un entrefilet.

—Eh bien! celle-là, elle peut s'estimer vernie. On a su des détails? Vous êtes au courant, Maury?

—Oui, répond laconiquement Marcel, mais si invraisemblables que je me demande.

—Du battage alors ?

—Je n'y ai rien compris...

La conversation tombe.

Trois jours plus tard, lorsque le convoi dépose l'officier à son bordj ses goumiers sont ravis de le revoir. Ses gradés aussi. Tous l'aiment: c'est un chef dur à la tâche, mais juste et qui ne craint pas de s'exposer.

Dès les premiers jours, il est repris par le bled. La vie aventureuse l'attire passionnément. Bien plus encore aujourd'hui qu'autrefois. Se noyer dans la course, vers les horizons mystérieux, vers les ergs qui peuvent toujours cacher une présence traîtresse, affronter à tout instant la mort qui se dissimule, la voir venir dans la poussière lointaine des harkas dissidentes, se jeter vers elle et la vaincre, quelle ivresse! Et, depuis la révélation, de ce qu'est devenue Josiane, quelle délivrance si la faucheuse de vie vous étreint!

Son peloton repris en mains, il ne pense qu'à courir le désert. Son premier soin est de reprendre contact avec ses émissaires fidèles, visiter les tribus du Safiri, s'exposer. Langlet qui le remplace lors des absences, passe par des transes terribles: deux jours, trois jours, il reste seul au bordj, pendant que le lieutenant, assisté de quelques goumiers téméraires, est parti sans qu'on sache où il est. Et puis, on le voit revenir toujours plus sombre et toujours infatigable. Par son escorte, on apprend alors qu'il s'est enfoncé à plus de cent kilomètres dans l'intérieur, cherchant en vain un invisible ennemi. Qu'importent même les rappels à l'ordre par lesquels son chef de cercle lui ordonne de se modérer? Il se calme quelques jours, puis l'aiguillon du risque le repique.

Maury est dans une de ces périodes de repos forcé, lorsqu'il reçoit la nouvelle qu'une tribu soumise a été l'objet d'une razzia de la part des Targui. Deux heures après, il est en route avec son peloton presque complet. Le même soir, il atteint le lieu d'agression. Un repos de quelques heures et, avant le lever du jour, la troupe se lance à la poursuite.

Il est midi. Malgré le soleil accablant,

le goum avance, guidé par les émissaires qui ont relevé la trace de la harka ennemie. Loin, un cavalier se profile. Le lieutenant file en avant et le rejoint.

—Les Targui sont au repos à quatre kilomètres d'ici, lui dit le guetteur. Ils se croient en sûreté. Tu peux les surprendre.

Le peloton approche. Marcel donne ses ordres. Quelques goumiers et les supplétifs qui ont rejoint protégeront les mitrailleuses, qui s'installeront sur la crête derrière laquelle dort la harka.

Pendant ce temps, l'officier et le reste de ses hommes contournent rapidement le monticule de sable.

Une balle. L'officier pâlit, lâche ses rênes.

—Blessé, mon lieutenant? crie un homme.

—Tais-toi. Reste seulement à côté de moi.

La première bande de mitrailleuse déchire l'air. Les Targui courent à leurs méharis, parmi les rafales de mort.

Déjà les Marocains se sont élancés Maury en tête, encadré de deux de ses hommes, le révolver au poing.

En quelques minutes, la place est nette. Quelques ennemis fuient, bien vite taillés en pièces par les goumiers enragés.

Le chef veut vous parler, mon lieutenant. Il est blessé.

Marcel saute à terre, son bras gauche inerte.

—Mais vous êtes touché, vous aussi, s'écrie Langlet qui vient d'arriver.

—Ce n'est rien... un séton. Vous me panserez tout à l'heure. Voyons ce que veut cet homme.

Le Targui est étendu, une balle dans la cuisse. Il fait signe qu'il veut rester seul avec l'officier.

—D'où es-tu? demande celui-ci qui comprend suffisamment le dialecte touareg.

—De là-bas, montre du geste l'indigène en indiquant le désert.

—Que veux-tu?

—Te dire un secret. Mais laisse-moi la vie sauve.

—Tu ne la mérites pas, chien de brigand. Parle et si tu mens...

Maury dirige son révolver vers la poitrine du blessé.

—Approche, dit le blessé. Nul ne doit nous entendre.

En quelques phrases, l'homme s'explique à voix basse.

—Si tu me trahis, dit Maury en se relevant, toute la tribu sera massacrée.

Il est cependant très pâle.

—Langlet, appelle-t-il. Faites panser ce misérable.

—Mais, mon lieutenant je n'ai que juste ce qu'il faut de bandage pour vous et nos deux goumiers atteints.

—Lui d'abord, ensuite les hommes et moi après.

Le sous-officier court chercher le nécessaire de pansement et donne l'ordre de la soupe.

—Faites vite, ordonne le chef. Nous sommes pressés.

Marcel arpente le terrain d'un pas nerveux. De temps en temps il secoue son bras inerte. Il allume les cigarettes l'une après l'autre.

Une demi-heure plus tard, Langlet revient avec ce qui lui reste de gaze.

—A vous, mon lieutenant. J'ai fait le nécessaire auprès des deux goumiers.

—Les hommes ont fini de manger?

—Ils sont prêts.

—Bien, nous partons.

—Pour le poste?

—Pour le campement de ce chef.

Le sous-officier ouvre des yeux incompréhensifs.

—Faites rassembler le peloton, poursuit Maury et qu'on se tienne prêt.

Jamais Langlet n'a vu son chef aussi impérieux, ni aussi fermé.

Qu'a bien pu lui dire le Touareg pour se lancer dans une pareille aventure, à plus de cent kilomètres du bordj, sans vivre, sans soutien.

—Je n'ai plus que quatre bandes de mitrailleuses, hasarde-t-il.

—Cela suffit, en selle.

Le sous-officier, sidéré, salue et rejoint les mitrailleuses.

—Il a dû perdre la tête, grinche-t-il en s'en allant.

Jusqu'au soir on avance dans le sable brûlant. Les hommes qui n'ont pas dormi depuis trente-six heures, sont assommés de fatigue. Même les méharis paraissent donner des signes de lassitude.

En tête ,son chameau tenu en bride par son ordonnance, le lieutenant avance sans mot dire, le bras en écharpe. De loin en loin, il se retourne pour vérifier si ses hommes le suivent en bon ordre. On voit alors ses yeux injectés de sang et sa figure fiévreuse. Par instant, il dit quelques mots au prisonnier, qui somnole sur une bête qu'encadrent deux goumiers. Et la marche continue.

Enfin, on atteint un oued. Les hommes boivent avidement l'eau somnolente, les montures se désaltèrent.

—Grande halte de trois heures, ordonne l'officier.

L'ordonnance tire un en-cas de fontes de son chef.

—Donne-le au touareg. Apporte-moi seulement un peu de thé.

Le repas pris, les goumiers s'endorment à même le sol.

—Je veillerai seul, dit Maury à Langlet venu indiquer le dispositif de sécurité qu'il veut prendre. Vous également, reposez-vous.

Dans la nuit qui tombe avec ses tonalités dorées et mauves le lieutenant toujours debout, surveille tout, les hommes, les bêtes, l'horizon mystérieux et surtout le blessé étendu sur le sable, dont les yeux de fièvre luisent dans l'obscurité.

—Combien de temps encore demande-t-il.

—Quand le soleil se couchera de nouveau.

Le lendemain soir, on aperçoit dans le lointain les roches scintillantes des montagnes.

—C'est là, dit l'indigène. Laisse-moi partir pour prévenir ma tribu.

—Je partirai avec toi.

—Tu doutes de ma parole?

—Pourquoi en douterais-je? Tu sais nos conventions. Ta vie et celle de tes femmes et de tes enfants.

Langlet' prévenu 'd'avoir à suivre à l'allure habituelle la direction fixée, Maury, son ordonnance, le touareg et les deux hommes qui le suvveillent piquent au trot vers les crêtes. Parfois, le chef indigène laisse échapper un cri de douleur quand la réaction du pas de sa bête est trop vive. Marcel ne détourne même pas la tête: il est fasciné par les tentes, petits points blancs qui ont surgi dans l'obscurité et qui grandissent, tandis qu'il pousse toujours davantage sa monture.

A vingt pas du campement, une ombre surgit. Le blessé crie un ordre, une rumeur s'élève, des burnous sortent, courent.

—Un coup de feu et tu es mort, dit tranquillement Maury, en posant la main sur son révolver.

—Je n'ai jamais trahi moi serment, répond l'autre. Approche, maintenant, jusqu'à ma tente.

Ils n'ont pas fait cinquante pas que Marcel aperçoit une ombre voilée qui s'avance seule. Les grands voiles qui couvrent le visage de l'apparition se relèvent, tombent. La femme se précipite.

—Josiane! crie l'officier?

—Marcel!

—Voilà ce que je t'ai promis, dit le chef touareg. J'ai tenu ma parole, toi la tienne. Désormais, tu peux compter sur moi.

Le lieutenant a-t-il entendu? Il tient dans son bras valide la forme frêle évanouie.

CHAPITRE V I

Dans la petite chambre que lui a fait aménager Marcel à l'intérieur de la casemate, Josiane Templier se remet tranquillement. Elle se sent entourée de la tendresse de son camarade d'enfance et réchauffée par cet amour si attentif qui l'apaise et vers lequel elle se laisse aller tout doucement.

Elle raconte à Maury les scènes de la vie qu'elle a menée dans la tente du chef Touareg.

—Il avait malgré tout une sorte de respect pour moi, dit-elle.

—Evidemment!... Vous n'étiez pas de sa race.

—Il aurait pu me traiter en esclave. Il ne l'a pas fait.

—C'est vrai, et vous avez eu beaucoup de chance... Mais, Josiane, quelle folie d'avoir voulu accompagner votre beau-père!

—Je sais... Que voulez-vous, Marcel, j'ai du sang colonial dans les veines. Je voulais voir du pays... Et rester seule en France ne m'amusait pas... Et puis... ajoute-t-elle avec un sourire attendri, je ne regrette rien...

— —C'est vrai, Josiane? ni la captivité, ni le séjour ici? réplique l'officier avec une joie émue.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, on frappe violemment à la porte.

—Mon lieutenant, glisse rapidement Langlet, voici le Colonel commandant les troupes. Il vient d'arriver en auto.

L'officier se précipite.

—Je viens vous féliciter, lieutenant. Vous avez été téméraire, mais vous avez réussi.

Marcel fait un geste.

—Mais si, mon petit. C'est quelque chose d'avoir soumis un clan qui infestait les tribus fidèles et qui ne nous laissait pas un instant tranquilles. C'est tellement important que j'ai demandé pour vous la croix de chevalier. Et je n'oublie pas que vous avez été blessé et que vous avez

continué à vous battre.

—N'importe qui d'autre l'aurait fait, mon colonel.

—Je n'en sais rien. En tout cas pas avec votre cran.

—Je vous remercie, mon colonel.

—Vous n'avez rien d'autre à me signaler, Maury? Pas de malades? Assez de vivres?... Maintenant j'espère que vous allez vous reposer, vous et vos hommes. Vous n'avez plus de raison de battre le bled, je pense.

—Non, mon colonel.

—Vous avez une charmante rescapée pour vous tenir compagnie, dit le chef en souriant. Ne la laissez pas enlever de nouveau.

—Soyez tranquille, mon...

—A ce propos, vous allez recevoir une visite.

—Ici. De qui ?...

—De M. Pénancier, arrivé hier à Fort-Etienne par avion. Il sera là d'une minute à l'autre, amené par une voiture sanitaire que j'ai devancée et qui, sans doute, le ramènera avec sa belle-fille.

A cette annonce de l'arrivée du géologue et du départ de Josiane, le visage de l'officier se rembrunit soudain. Mais devant son chef, il ne fait aucune remarque.

Le colonel passe une rapide inspection du bordj et de la troupe, puis repart presque aussitôt, pressé de gagner le poste voisin. Le moteur de sa voiture ne s'est pas encore éteint vers le Sud que, de l'Ouest, arrive le bruit de l'auto annoncée, dont le savant descend.

—Lieutenant, dit Pénancier d'une voix un peu émue, j'ai été avisé par câble que vous aviez délivré Josiane. J'ai aussitôt pris l'avion. Grâce à l'obligeance de...

—Que désirez-vous, Monsieur? coupe froidement Marcel. Je croyais que vous n'aviez aucun désir de revoir votre belle-fille. Elle n'existe plus pour vous.

Le géologue devient livide.

—Permettez-moi lieutenant. Josiane sait-elle que je suis ici?

—Pas du tout.

—Lui avez-vous reconté ce que vous aviez vu à Paris?

—Je ne me le serais pas permis.

—Alors... laissez-moi vous expliquer. Pouvez-vous m'accorder un entretien ? Seul à seul bien entendu.

Maury conduit son visiteur dans la petite pièce où celui-ci a couché lors du guet-apens de l'Oued Safiri.

—Je vous écoute, dit l'officier de sa voix toujours sèche.

Pénancier s'installe sur une chaise de fer.

—Lieutenant, commence-t-il sourdement, je vous sais un homme d'honneur. Je vous demande de m'entendre. Vous me jugerez peut-être sévèrement. Mais je suis un malheureux et je souffre. J'ai commis des fautes et je les paie aujourd'hui...

Le géologue s'arrête un instant et soupire.

—Je suis un faible, reprend-il, et je n'ai pas toujours eu la force de résister à mes penchants. Voyez-vous, lorsqu'on ne sait pas les dominer, on en devient toujours la victime... Après la mort de ma femme, j'ai continué à mener une vie très au-dessus de mes moyens. Je me suis laissé entraîner... et cela avec la fortune de Josiane. J'ai cependant pour cette petite une grande tendresse, j'ai tout fait, je vous l'avoue, pour atténuer son chagrin et lui rendre la vie heureuse et facile. Mais hélas, les placements que j'ai tentés pour rétablir la situation n'ont fait que m'enferrer davantage. Bref, lorsque ma belle-fille a disparu, j'avais dissipé une sérieuse partie de son patrimoine.

"Au début, comme vous l'avez vu vous-même, j'étais atterré par sa perte. Je me reprochais durement de lui avoir cédé en l'emmenant avec moi. Et puis, le temps passa et mon chagrin s'atténua. Ma vie d'autrefois reprit. Hélas! ce fut jusqu'au jour où je rencontrai le mauvais génie qui fit de moi l'homme coupable que je suis aujourd'hui et que vous, dans votre loyauté d'officier, vous méprisez.

Il y a un nouveau temps d'arrêt, durant lequel Pénancier se tient la tête entre les mains.

—Quelques mois après l'enlèvement de Josiane, alors que je ne pouvais plus rien espérer, malgré vos propres recherches et celles que tenta la Résidence du Maroc je reçus la visite de la jeune fille que vous avez rencontrée chez moi pendant votre congé. Orpheline, sans fortune, cette fille qui avait toujours ressemblé à Josiane et en était maintenant le véritable sosie, rentrait d'Angleterre où elle avait vécu de longues années. Comment avait-elle appris le drame? Elle ne m'avait jamais vu et dès la première parole, me traita en étranger. Elle me demanda, en qualité d'héritière, le blocage des biens de ma belle-fille, se chargeant de faire réunir elle-même le conseil de famille. Devant mon embarras, elle comprit la vérité. Dans les jours qui suivirent, elle revint et, doucereusement, me proposa un odieux marché: celui de prendre la place de Josiane, d'emprunter son état-civil, elle-même entrerait en possession de toute
Gallée 10 Josiane M.M.
la fortune sans me réclamer de comptes.

—Et vous avez accepté? demande Maury. Vous ne saviez pas ce qu'était devenue Josiane...

—J'étais malheureusement persuadé de sa mort...

—Officiellement, rien ne la prouvait. C'était votre meilleur argument pour répondre à l'escroquerie qu'on vous proposait.

Pénancier lève les bras d'un geste désespéré.

—J'étais aux abois. Malgré ma répugnance, j'acceptai... Tout alla bien au début. Nous changeâmes d'appartement, afin de ne pas attirer l'attention. Ma porte fut fermée aux rares amis que j'avais,

par crainte que l'on s'aperçut de sa substitution. Vous-même, lieutenant, à qui, en qualité de camarade d'enfance et de quasi témoin de la disparition de Josiane, je ne pouvais interdire de la voir, vous y êtes trompé.

—Au premier abord, oui. Cependant j'avais été frappé par un grand changement en elle, par exemple sa voix n'était plus la même. Certaines choses m'ont paru étranges, même choquantes. La seconde fois où je l'ai rencontrée...

—Vous l'avez revue? demande Pénancier dans un sursaut. Elle ne me l'a pas dit... chez moi?

—Je préférerais ne pas en parler... Quoiqu'aujourd'hui...

—Dites, je vous en prie.

—Dans une boîte de nuit, avec un quidam assez équivoque.

Le chimiste tourne vivement la tête vers son voisin.

—Vous saviez cette horreur?... Un individu qu'elle avait trouvé je me demande où et qui la tenait sous sa coupe. Comme vous le devinez, dès que j'eus compris à quelle aventurière j'avais à faire, je l'ai menacée de revenir sur ma décision et de la faire pincer par la police. Elle me promit de reprendre le droit chemin. Mais quelques jours plus tard, le couple tentait de m'assassiner... Aujourd'hui, la gueuse paie son infamie.

—Et maintenant, lieutenant, que je vous ai dit, je voudrais le répéter à Josiane. Ce sera ma plus dure punition. Je lui demanderai son pardon et l'embrasserai avant de disparaître.

—Vous voulez partir, la laisser ici? demande l'officier, pris de saisissement et d'espoir.

—Vous l'aimez. Vous êtes un homme d'honneur. Auprès de vous, elle aura un appui plus sûr que le mien. Ainsi, je partirai plus tranquille. Je veux payer ma lâcheté, refaire ma vie, retrouver ma dignité.

Marcel est profondément ému.

—Non, s'écrie-t-il, ne dites rien à Josiane. Elle ne saura jamais... Ou, si elle l'apprend, ce ne sera pas par moi, je vous le jure. Ainsi vous garderez intactes son estime et son affection.... Vous avez assez souffert. Vous avez payé.

—Vous le croyez? demande timidement Pénancier.

Au lieu de répondre, Maury lui tend sa main loyale.

—Maintenant, laissez-moi aller auprès de Josiane. J'ai hâte de la revoir... hélas! pour bien peu de temps!

—O—

Il y a deux heures que le chimiste et sa belle-fille sont en tête-à-tête dans la chambre de la jeune fille.

Marcel erre dans le poste, anxieux. Il sait que le géologue fera tout pour décider Josiane à ne pas repartir. Mais le voudra-t-elle? L'aime-t-elle aujourd'hui davantage qu'à sa sortie de St-Cyr?

A l'idée que demain il pourrait se séparer d'elle, il tremble. Depuis huit jours qu'il l'a sauvée, sa passion l'enveloppe tout entier, accaparant ses heures de réflexion et de sommeil. Sa vie à côté d'elle est un enchantement. Si elle partait, dans quel désespoir sombrerait-il?

Il inspecte le poste, visite les écuries, parle à ses hommes. Il n'ose pas sortir, jeter un coup d'oeil sur "son bled" de peur de risquer de perdre une minute de conversation avec son amie. Et les minutes sont longues.

Enfin le géologue apparaît dans la cour et lui fait signe. Marcel traverse en courant la cour du bordj, arrive haletant à la porte de la jeune fille. Celle-ci est assise sur son lit de camp et sourit.

—Eh bien! dit-il, contente d'avoir revu M. Pénancier? il était si heureux tout à l'heure, à l'idée de vous embrasser!

—Oui... mais c'est pour m'annoncer en même temps son départ demain matin. Une voiture doit nous conduire à la côte.

—Vous partez, vous aussi? demande-t-il atterré.

Alors, elle vient tout contre lui.

—Marcel, avez-vous ici une paire de gants blancs?

Il la regarde, ahuri.

—C'est vrai? Vous acceptez?.. O ma petite Josiane adorée!

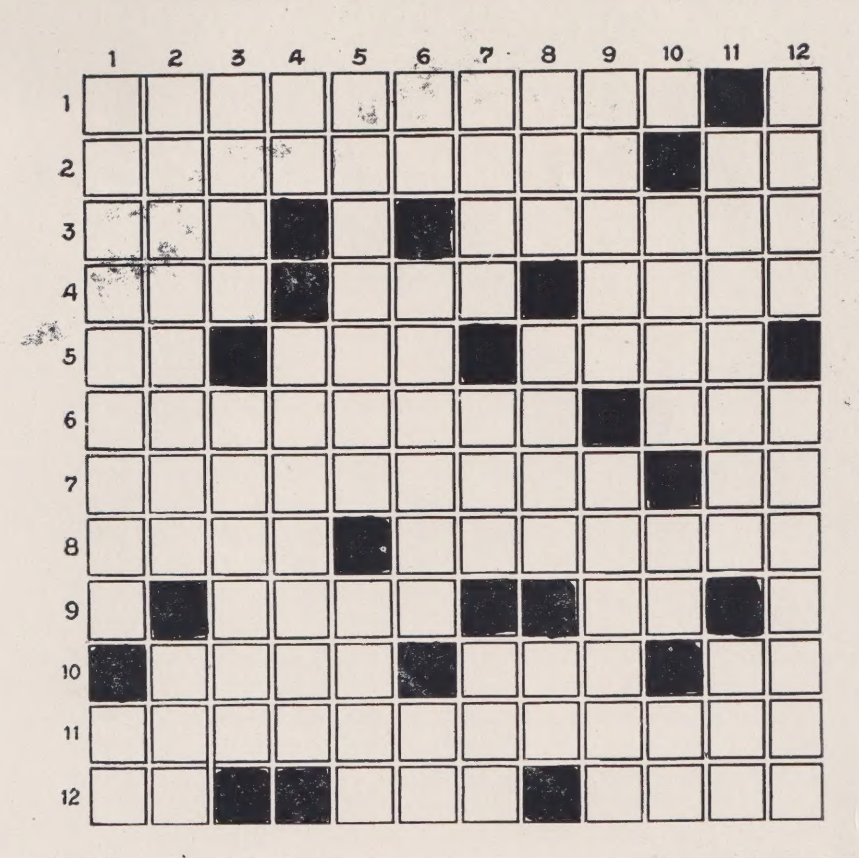
—Courez vite.

—Pas avant que je vous embrasse.

Et dans son unique bras, il la serre dévotement.

FIN

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1.—Mouvements intérieurs qui portent à faire une chose.
2.—Moelle épinière du mouton et du veau. — Lettre de l'alphabet grec.
3.—Marmite de cuisine. — Action au point de vue de ses qualités morales.
4.—Allez, en latin. — Mot arabe signifiant fils. — Qui a des sentiments nobles, élevés.
5.—Pourvu que. — Pour la troisième fois. — Hardis.
6.—Fabrique d'étoffes de soie. — Situé.
7.—Qui ne croit que difficilement. — Marque l'origine.
8.—Père de Jason. — Frapper d'une vive commotion physique ou morale.
9.—Simple. — Préfixe qui signifie réunion.
10.—Tenir la bouche ouverte en regardant longtemps quelque chose. — Prénom masculin. — Dans.
11.—Artiste qui fournit des dessins modèles à l'industrie.
12.—Pronom. — Planche de bois. — Choisis.

VERTICALEMENT

1.—Qui fait tout ce qui sert à la décoration des appartements. — Préfixe de duplication.
2.—Agitations de l'âme. — Qui plait à l'oeil.
3.—Signe de musique. — Se dit en Russie, des images peintes représentant la Vierge.
4.—Pronom. — Qui n'ont plus de lustre, d'éclat.
5.—Qui est en retard. — Parla très haut, avec chaleur.
6.—Equerre. — Réprimée — Négation.
7.—Rivière de France. — Posséda. — Fatigué.
8.—Enlevé. — Capital de la Norvège. — Unit les parties du discours.
9.—Qui n'ont pas servis. — De nouveau.
10.—Biographies. — Abréviation de numéro. — Pronom personnel.
11.—A pour attribution spéciale. — Ancienne pièce de monnaie.
12.—Attacher. — Petits oiseaux des îles Canaries.



André DEBAR *et* **Jean-Claude PASCAL**
dans "LE JUGEMENT DE DIEU"